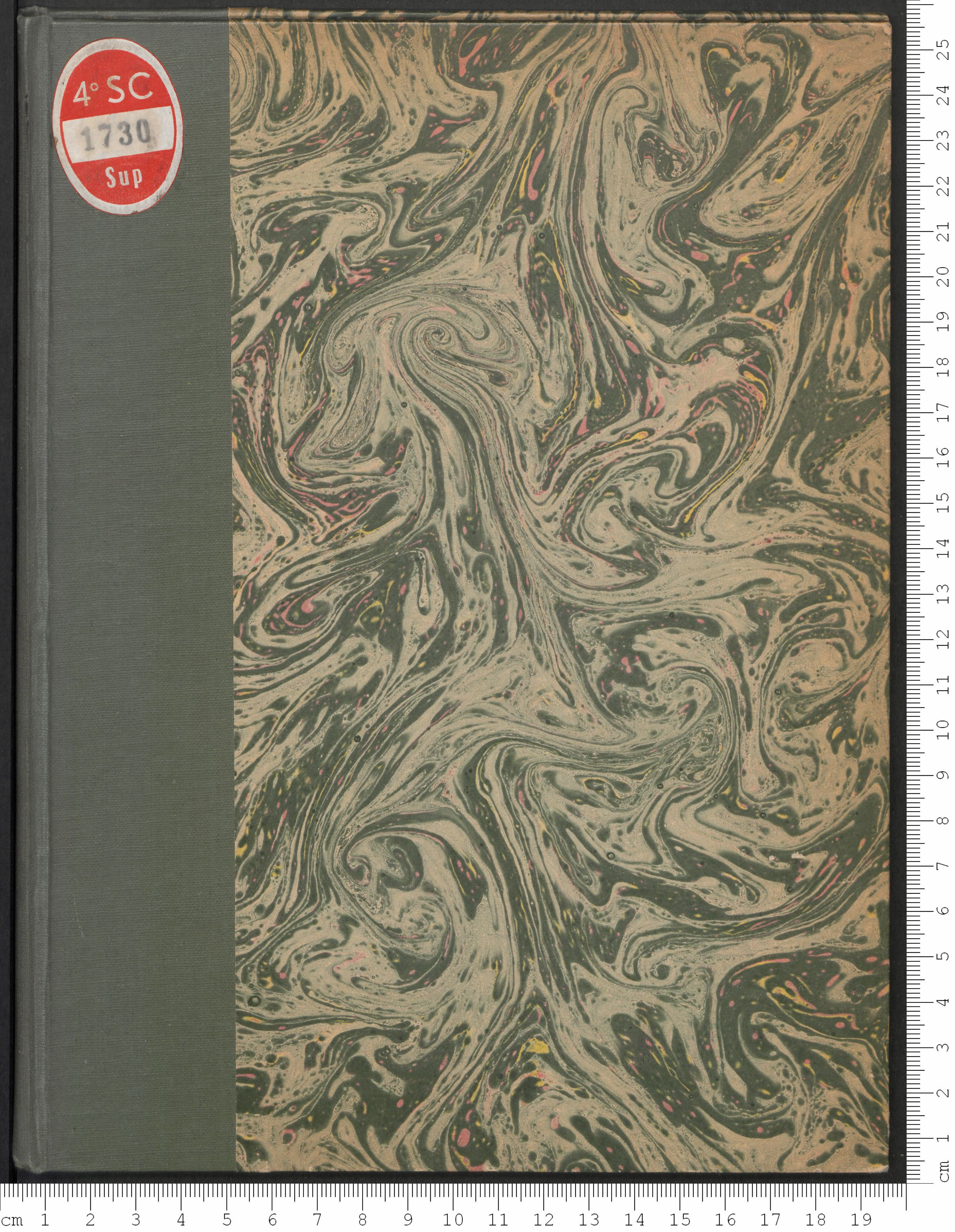
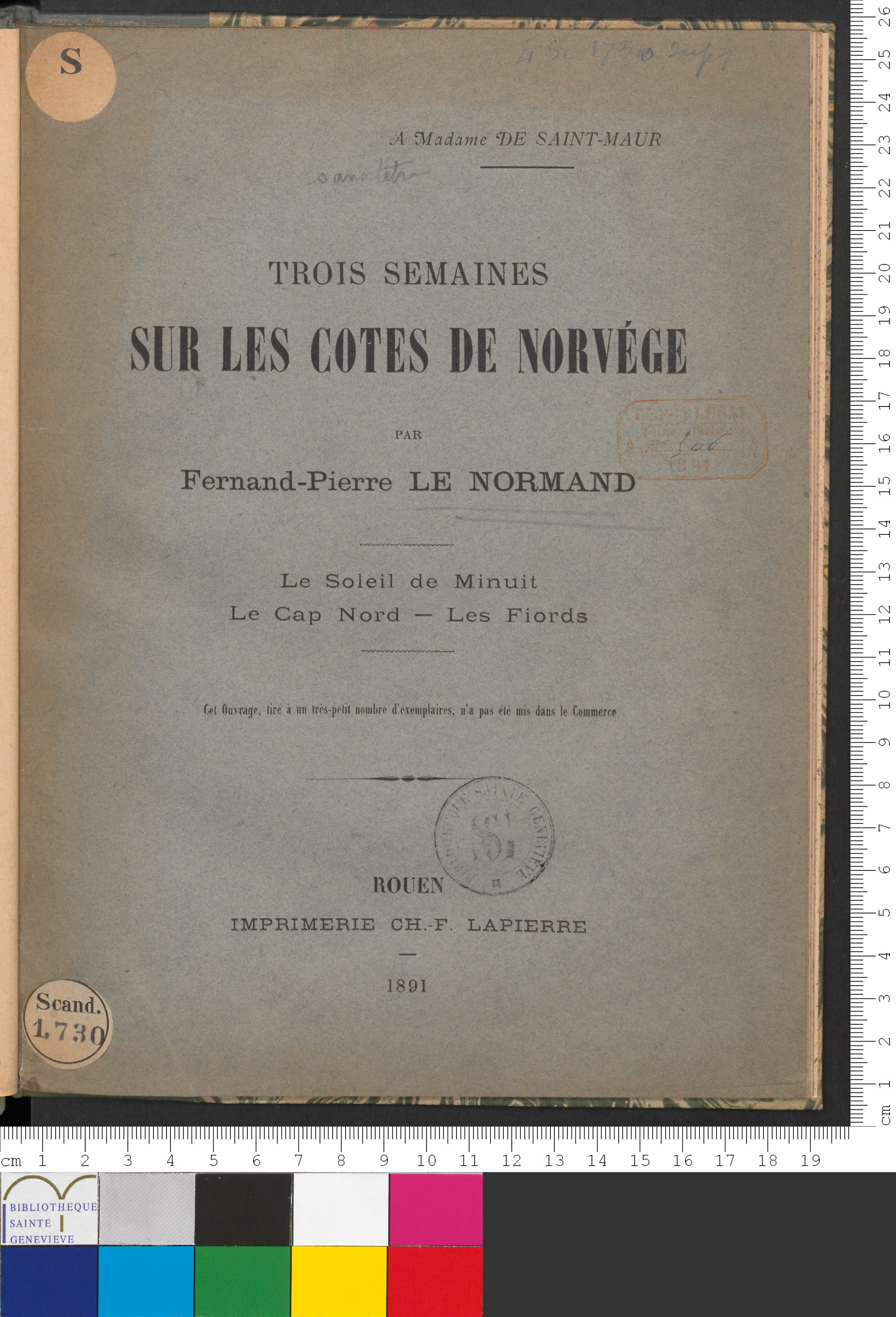




4° SC
1730
Sup



A Madame DE SAINT-MAUR

TROIS SEMAINES
SUR LES COTES DE NORVÉGE

PAR

Fernand-Pierre LE NORMAND

Le Soleil de Minuit
Le Cap Nord — Les Fiords

Cet Ouvrage, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, n'a pas été mis dans le Commerce

ROUEN
IMPRIMERIE CH.-F. LAPIERRE
—
1891

TROIS SEMAINES

SUR LES COTES DE NORVÉGE

A Madame DE SAINT-MAUR

TROIS SEMAINES
SUR LES COTES DE NORVÉGE

PAR

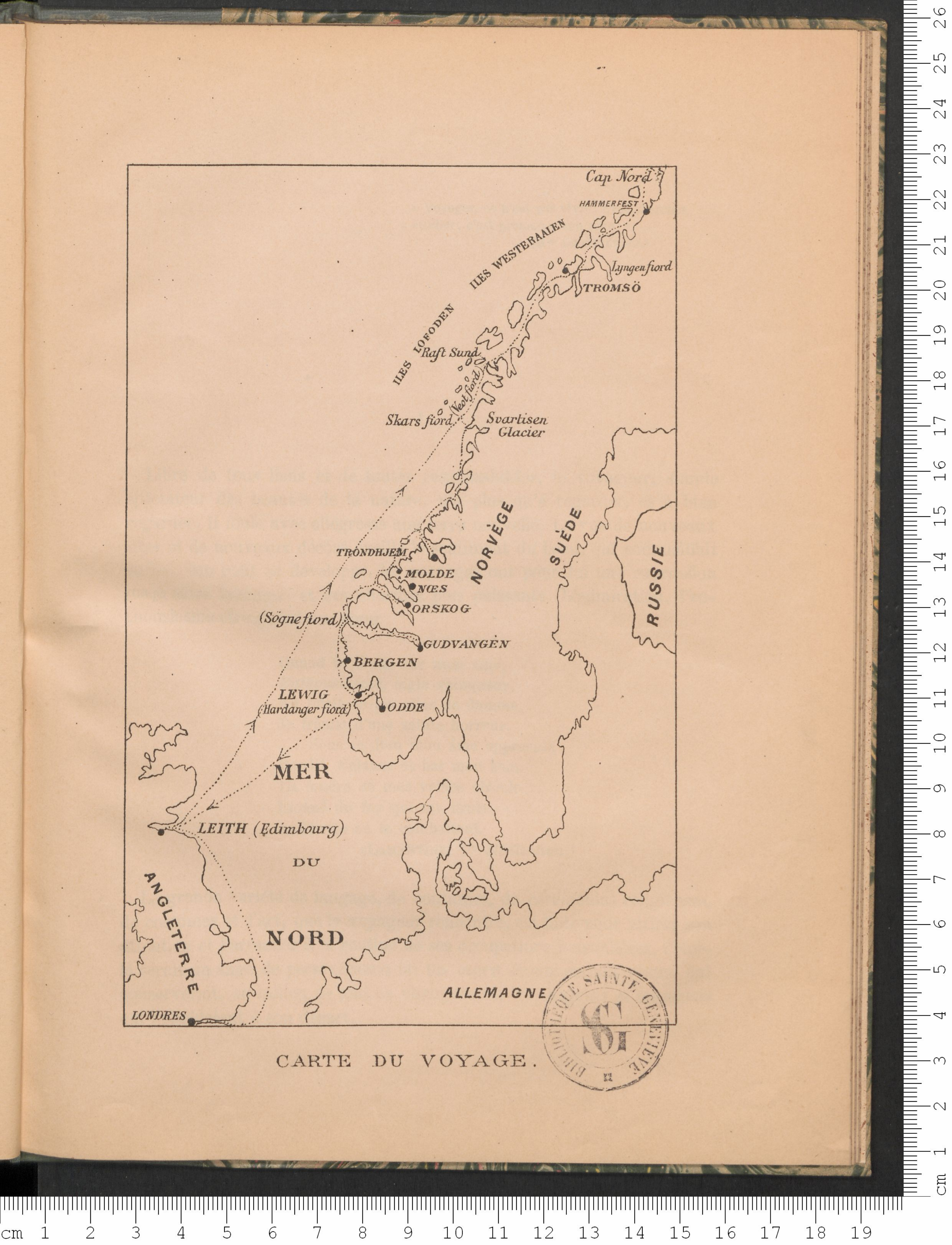
Fernand-Pierre **LE NORMAND**

Le Soleil de Minuit
Le Cap Nord — Les Fiords

Cet Ouvrage, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, n'a pas été mis dans le Commerce



ROUEN
IMPRIMERIE CH.-F. LAPIERRE
—
1891



CARTE DU VOYAGE.

« Voyager, ce n'est pas vivre; c'est chercher,
« étudier; c'est promener son rêve. »
(Mme DE GIRARDIN.)

I.

Libre de tous liens et de toutes responsabilités, le voyageur, simple spectateur des beautés de la nature, n'a plus qu'à regarder, et à bien regarder. Il foule avec allégresse une terre nouvelle. La vue de nouveaux sites et de nouveaux décors éveille le sentiment du beau, qui sommeillait en lui. Son goût se développe, les paysages ont pour lui une expression jusqu'alors inconnue et des charmes plus puissants. L'admiration, l'enthousiasme étreignent son cœur :

Quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur.
... Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Etonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant.
(LAMARTINE, 1re *Méditation*.)

La grande variété de langage, de coutumes, de cérémonies religieuses, de costumes et d'art, que le voyageur rencontre, est faite pour attirer son attention et l'arracher à la routine de ses occupations journalières. Celui-là serait un ange de persévérance ou un esprit étonnamment obtus, qui conserverait, au milieu de tout ce changement, les chagrins et les soucis qui l'obsédaient à son départ.

Pénétrés de ces saines idées et d'autres encore, nous décidâmes de quitter notre chère Normandie, aux plaines verdoyantes, et de prendre notre essor vers les mers hyperboréennes.

II.

Le Départ.

Il arrive souvent qu'une montagne enfante une souris. Ici ce fut le contraire. Notre voyage n'eut tout d'abord que les simples dimensions d'une promenade en Angleterre ; mais les jeunes cerveaux se jouent des distances. Aller à Londres, ce n'était qu'un pas. L'Ecosse fut le second, le cap Nord le troisième. Le Pôle eût été le dernier, si les communications avaient été plus faciles ; mais les chemins de fer qui y mènent restent à l'état de projet, et leur exécution renvoyée aux calendes grecques.

Nous somme six, tous jeunes gens. L'aîné a vingt-cinq ans ; le plus jeune, dix-neuf. Nous prenons pour notre équipée le même pseudonyme, celui de *Le Normand*. Nous sommes tous frères, sinon par le sang, du moins par l'amitié. Le choix de ce nom de famille fut l'objet de bien des pourparlers. On nous fit observer qu'il était bien roturier. Remarquez, avons-nous répondu, que nous l'écrivons en deux mots, ce qui, d'après le goût du jour, lui donne un caractère plus noble et moins bourgeois.

La jeune troupe du « North-Cape-Club » se composait donc de :

1° Thomas Le Normand (Tom Tetlow), président et trésorier;
2° Fernand-Pierre Le Normand (F. Montier), secrétaire;
3° Fernand-Alfred Le Normand (F. Lemaistre), que nous appellerons F. L., pour le distinguer du précédent ;
4° Marcel Le Normand (Marcel Lemaistre) ;
5° Louis Le Normand (Louis Langer) ;
6° Lucien Le Normand (Lucien Langer).

Par les soins de notre zélé et actif Président, nous retînmes à Londres six places à bord du *Chimborazo*, qui devait appareiller à Londres, le 23 juillet 1891, pour une excursion de trois semaines sur les côtes de la Norvége.

Le 14 juillet, nous apprenions par le journal *le Temps* que le *Chimborazo*, au cours de l'excursion qui précédait celle du 23, avait touché un récif sur la côte norvégienne, par la faute d'un pilote inexpérimenté, et que, dégagé à la pleine mer, après avoir mis à terre ses passagers, il avait gagné Bergen, puis Londres.

Quelques jours après, nous recevions une circulaire dont voici la traduction :

15 juillet 1891.

Cher Monsieur,

Nous avons le regret de vous informer que le *Chimborazo* a essuyé une avarie à son dernier voyage, ce qui rend son départ impossible le 23 juillet courant. D'après les dernières informations que nous avons reçues, nous estimons que les réparations qui devront être faites à la quille pourront être exécutées en une semaine. Le navire sera placé sur une cale sèche lundi prochain; nous pourrons alors apprécier l'étendue du dommage et le temps qui sera nécessaire pour réparer le navire. Nous vous aviserons aussitôt du jour et de l'heure du départ. Vous pouvez déjà tenir pour certain que le *Chimborazo* ne partira pas avant le samedi 25 juillet.

Recevez, etc.

Nous convînmes de quitter Rouen le 23 juillet. La veille au soir, nous nous y trouvions tous réunis. Lucien seul manquait; il devait nous rejoindre à Londres. Le dîner que nous prîmes à l'hôtel Saint-Maur fut empreint d'une franche gaîté. M. et Mme de Kotonphiley étaient des convives. Nous passâmes un bon moment à faire l'inventaire de nos malles respectives. Deux cent quarante-sept kilogrammes pour cinq ! ! sans compter les valises et accessoires ! Et l'on parle des Anglais ! F. L. emportait un thermomètre de poche, un podomètre, un cache-poussière (pour aller en mer !) et un immense coffre dont il avait fait chez lui la découverte. Cette malle antique est de celles qui servaient à nos pères en voyage ; elle s'adaptait à l'arrière de leur carrosse. Nous la qualifiâmes de « mastodonte. » Elle partait seule, mais devait revenir avec une compagne, capable de rivaliser avec elle en taille et en grosseur ; mais n'empiétons pas et revenons à nos cinq frères Le Normand.

Le 23 juillet, à onze heures du matin, nous quittions le port de Dieppe, à

bord du *Rouen*. Debout sur le pont du navire, nous répondions aux signaux de MM. de Saint-Maur et de Kothonphiley, qui nous avaient accompagnés jusque-là et qui, debout sur la jetée, agitaient leurs mouchoirs.... Bonne traversée et bon voyage ! ! !

III.

En route pour le Cap Nord.

En arrivant à Londres, nous apprenons que le départ du *Chimborazo* est encore une fois retardé et remis au lundi 27 juillet. Nous en profitons pour gagner Edimbourg, par voie de terre. Marcel et Louis seuls restent à Londres, pour y attendre Lucien. Le 29 juillet, un steamer venait nous prendre à Leith, pour nous conduire au *Chimborazo*, mouillé à deux kilomètres, dans les eaux du Forth. Nous y retrouvons nos trois frères, qui ont déjà deux jours de mer. Nous sommes donc au complet. En route pour le cap Nord ! A notre sortie du golfe de Forth, nous passons à une faible distance du « Bass-Rock, » îlot de forme ronde, d'une hauteur de cent vingt-cinq mètres environ, dont les falaises noires, peuplées de mouettes et de canards manchots, prennent de loin un aspect crayeux. Les côtes d'Ecosse s'éloignent, puis disparaissent complètement.... Nous sommes en pleine mer du Nord. Le *Chimborazo* file ses dix nœuds vers le nord-ouest, laissant derrière lui un blanc sillage bientôt effacé par les flots, comme la fumée par le vent. Je jette un coup d'œil rapide sur les passagers, qui vont être nos compagnons de route pendant un mois. Tous sont Anglais ou Américains.

IV.

Les Passagers du « Chimborazo. »

Mollement étendus sur le pont dans leurs fauteuils d'osier, enveloppés de leurs couvertures de voyage, humant avec délice l'air salin qui les

environne, ils lient connaissance entre eux. Les vieux échangent quelques paroles banales sur le temps, la mer et la Norvége. Les jeunes vont plus vite en besogne. Le flirtage bat déjà son plein. Chacun a choisi sa chacune. Une grande et belle jeune fille, coiffée d'un chapeau de paille aux larges bords et aux rubans multicolores, s'intéresse à la conversation du docteur. Là-bas, deux autres « miss » aux yeux noirs et perçants ont fait aussi leur choix. Ici, une jeune femme, sémillante et alerte, papillonne avec le premier officier du bord. Son mari, légèrement « déplumé, » ressemble à un Gaulois, ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours l'air endormi. Rien ne peut le tirer de son apathie, pas même la vue de ce couple intéressant, qui fait sa promenade hygiénique sur le pont : tous deux rouges de cheveux et pâles de figure ; *lui*, porteur d'une grande barbe qui s'envole au vent et s'agite quand il parle ; sa digne épouse, mal dotée par la nature, ne sait pas en corriger les outrages par les savants artifices mis à la portée de toutes les femmes. Voyez aussi ces deux autres jeunes sœurs, en compagnie d'un correct jeune homme au nez de perroquet ; ne croirait-on pas qu'elles se sont fait habiller au « décrochez-moi ça?.... » Et le coton, mesdemoiselles, qu'en faites-vous ?.... N'a-t-il été inventé que pour servir de préservatif contre le mal de dents ? Vous n'ignorez pas, cependant, ses pouvoirs amplifiants et rebondissants. Ah ! de grâce, arrondissez !

Mais l'heure du déjeuner a sonné. Nous descendons tous dans la salle à manger. Vaste et spacieuse, bien éclairée par dix hublots, qui nous donnent vue sur la mer, nous y trouvons six tables de huit places et une de douze au milieu ; chacune d'elles est présidée par un officier. On nous présente une longue liste de mets, dans laquelle nous choisissons un peu au hasard. Nous tombons mal quelquefois. Le « curry, » en particulier, nous semble un atroce ragoût. C'est une sorte de poisson desséché, semblable à du parchemin, d'une odeur nauséabonde, que les Anglais mangent avec du riz et une sorte de mixture tellement épicée que la moindre parcelle vous emporte la bouche. Nous sommes assis à la table du « purser » (économe), en compagnie d'un jeune clergyman, parlant bien français, très-affable et très-gai, avec lequel nous faisons bientôt connaissance. En face de lui siége un gros monsieur. C'est un riche propriétaire de Londres. Sa femme et ses enfants, en ayant assez de la mer, l'ont abandonné à Leith. Il perd les 4,000 fr. qu'il avait payés à la

compagnie pour leurs places; mais il en parle comme s'il ne s'agissait que de la perte de quelques centimes. Il continue le voyage seul et se console en buvant du champagne. Il rit souvent et son rire se traduit par les soubresauts incohérent de son abdomen.

V.

Les Machines.

Le repas achevé, nous visitâmes notre navire. Le *Chimborazo* (1) fut construit en 1871. Il jauge 3,860 tonneaux. Sa longueur est de 110 mètres, sa largeur de 16. Il fit, pendant quinze années, le service de Londres en Australie; mais, depuis, jugé insuffisant par la compagnie « l'Orient Line » auquel il appartient, il sert, ainsi que la *Garonne*, aux excursions qu'elle organise en Norvége et dans la Méditerranée. La force motrice du *Chimborazo* est de 3,000 chevaux. Nous eûmes la faveur d'en visiter la machine. Alimentée par six chaudières indépendantes, elle imprime à l'hélice une vitesse de 45 à 50 tours à la minute. L'ingénieur qui nous conduit nous en explique le mécanisme. Il nous montre ensuite les dynamos qui servent à l'éclairage électrique du navire. Ces dynamos fonctionnent à basse tension. Ils entretiennent 600 lampes Edison, indépendantes, par groupes et individuellement. De l'autre côté se trouve une machine à faire de l'eau fraîche avec celle de la mer; plus loin, un moteur de 40 chevaux, servant à la réfrigération des aliments. Le froid est produit par la détente de l'air comprimé. L'air, tiré de l'atmosphère, est envoyé dans des réservoirs où il se refroidit au contact de l'eau de mer. Il traverse ensuite des tubes desséchants. Froid et sec, il entre alors dans des cylindres à expansion, où il rend une partie de la force dépensée pour le comprimer, en aidant la marche de la machine. La température de l'air descend à — 60°, par suite de sa dilatation. On l'envoie alors dans des chambres où sont emmagasinées des viandes de mouton et de bœuf, des

(1) Le Chimborazo est un volcan de l'Amérique du Sud (7,800 mètres); c'est la plus haute montagne du Nouveau-Monde, après l'Aconcagua (7,900).

poulets, des canards, etc. Par ce procédé, nous eûmes pendant un mois une nourriture toujours fraîche et variée.

Notre visite terminée, nous assistâmes à une émouvante partie de criquet, qui venait de s'engager à l'arrière du navire. Ce jeu, aux mystères duquel je n'étais pas encore initié, me sembla fort original. Des filets et des toiles avaient été tendus pour empêcher les balles de tomber à la mer. Deux des joueurs tiennent des instruments en bois appelés « bat » et s'efforcent de protéger des piquets contre la balle lancée par un troisième. De temps en temps spectateurs et joueurs crient « go on » « go on. » Il se produit alors un grand brouhaha. Les porteurs de bat courent, se bousculent ; on trépigne, on rit, on applaudit. Puis, tout rentre dans le silence, et la partie continue.

Les personnes âgées ont une distraction plus calme, mais aussi très-mouvementée. Elle consiste en un pari sur la distance parcourue par le navire en vingt-quatre heures. Le minimum de cette distance étant de 220 milles et le maximun 250, on vend, moyennant trois francs chaque, trente tickets portant chacun un numéro, de 220 à 250. Puis, le matin, avant que le capitaine ait affiché la distance parcourue, l'un des organisateurs du pari vend aux enchères chaque numéro. Le prix d'adjudication revient pour moitié au porteur du numéro et pour l'autre moitié à la poule. Le montant de celle-ci échoit à l'adjudicataire du chiffre de milles indiqué par l'affiche du capitaine. Celui qui joue le rôle de commissaire-priseur dans ce pari-loterie est un riche Australien, actif et bon vivant. On l'a nommé président du comité des jeux. C'est lui qui organisera toutes les fêtes et amusements qui se donneront à bord. Toujours en avant dans les excursions, il veut beaucoup entreprendre et faire vite, aussi nous l'appelâmes « l'homme aux excursions rapides. »

VI.

Conférence du Commandant Hull.

Nous avions à bord un vieux capitaine au long-cours, ayant fait souvent le voyage de Norvége, et que la compagnie avait placé sur le *Chimborazo*

pour diriger toutes nos excursions à terre. Ce fut notre pasteur, nous étions ses brebis. Il s'appelait Hull (commander Hull), blanc de cheveux, les favoris taillés en côtelettes, la figure rouge et épanouie, il parlait fort et riait lourdement; c'était un vrai type de marin anglais. Ce soir-là, il nous fit dans le « fore saloon » (salon d'avant) une conférence d'une heure sur la Norvége. Sans être un orateur, il sut joindre, dans son discours, l'agréable à l'utile, l'intéressant à l'instructif. Après un court préambule, où il nous exposa les motifs de sa conférence, il nous décrivit les villes, les fiords et les sites que nous allions visiter, parsemant son récit de quelques mots d'esprit, qui eurent le don de faire rire aux éclats son auditoire, donnant des qualificatifs pompeux aux repas que nous allions faire à terre, dans les hôtelleries norvégiennes (decent breakfast — capital lunch — most confortable dinner), réfutant l'assertion des gens qui soutiennent que tous les fiords se ressemblent. « Ils diffèrent autant entre eux, nous dit-il, que les robes des dames diffèrent entre elles par la couleur, la forme et les ornements. » Il termina par un parallèle entre le Sogne fiord et l'Hardanger fiord. Le premier symbolisait pour lui la force de l'homme, et le second la beauté de la femme (majesty of man and beauty of woman).

A l'issue de la conférence, il y eut danse sur le pont, bien que la mer fût très-agitée. Aussi les valseurs avaient-ils grand'peine à conserver leur équilibre. Puis, chacun se retira dans sa cabine respective. Cette nuit-là, étendus sur nos petits lits étroits et longs comme des cercueils, troublés par les craquements des boiseries, les trépidations de l'hélice et le balancement du navire, nous eûmes de la peine à nous endormir. Mais ces bruits et mouvements insolites finirent par nous bercer de leur monotonie, et le sommeil vint nous prendre, traînant après lui son brillant cortége de rêves.

VII.

En vue des Côtes. — Les Iles Lofoden.

Le 31 juillet au matin, nous étions en vue des côtes. La mer reflétait l'azur du ciel en un bleu plus foncé. La Norvége, assez lointaine, nous apparaissait enveloppée d'un léger brouillard, elle se continuait même

par une autre Norvége, de couleurs semblables, mais qui était chimérique, celle-là, et dont les montagnes élevées n'étaient qu'une condensation de vapeurs. Le soleil pointait lentement à l'horizon et repandait sur les choses une lumière vive et claire qui donnait aux objets une teinte violacée, aussi variée et aussi changeante que la teinte jaune des campagnes, au moment des moissons. Les canards sauvages passaient, le cou allongé, battant l'air de leurs ailes rapides et semblaient porter un défi de vitesse au *Chimborazo*. A midi, des baleines étaient signalées à l'avant du navire. Nous nous précipitons pour les voir ; elles sont trois se jouant à la surface de l'eau ; nous n'apercevons que la partie supérieure de leur dos noir et recourbé, mais leur présence est révélée par l'énorme jet qui sort de leurs évents. Louis prétend qu'elles rejettent ainsi l'eau dont elles se servent pour se laver les dents ; il voudrait même faire une expérience dans le but de découvrir la composition de leur poudre dentifrice, mais il ne se sent pas le courage d'aller en recueillir un flacon pour en faire ensuite l'analyse. Le *Chimborazo* poursuit sa marche vers le nord, il passe en vue des glaciers du Svartisen. A la hauteur du cercle polaire, il laisse à droite l'île d'Hestmanden, un grand rocher de 500 mètres d'altitude, présentant la forme d'un cheval avec un cavalier couvert d'un mantelet. Le 1er août, nous atteignons les îles Lofoden, séparées de la côte par un golfe appelé Vestfiord, dont la longueur est d'environ 150 kilomètres. L'archipel se compose d'une série d'îles rocheuses et montagneuses ; on a pu le comparer à une épine dorsale dont les vertèbres seraient de plus en plus petites et qui se terminerait par une queue. Les îles sont si rapprochées l'une de l'autre que le regard ne peut pénétrer de l'autre côté, si ce n'est à l'extrémité de la chaîne. Les passages tortueux qui les séparent sont excessivement étroits, et la mer s'y engouffre en tourbillonnant avec violence. L'une de ces passes a été rendue célèbre par la légende : c'est le Malstrom.

VIII.

« Den Indre Led. »

Le crépuscule, plus accentué à mesure qui nous remontions vers le nord, se prolongeait maintenant assez pour se confondre avec l'aube nais-

sante. Je restai tard sur le pont. Le soleil se coucha vers dix heures et demie ; il descendit obliquement dans les zones couleur de plomb qui enveloppaient les Lofoden. Je pouvais le fixer avec les yeux comme on le fait pour la lune. Il éclairait, pourtant ; mais on eût dit qu'il n'était pas du tout loin dans l'espace ; il semblait qu'en allant sur ces îles on eût rencontré là ce gros ballon, triste, flottant dans l'air, à quelques mètres au-dessus des montagnes... Voilà bientôt deux heures qu'il est disparu, et cependant il fait jour, éternellement jour ; le ciel semble seulement voilé par un brouillard léger : tout est diaphane, impalpable, chimérique. Une lumière pâle, qui ne ressemble à rien, traîne sur les choses comme des reflets de soleil mourant.

La fraîcheur humide de l'air était devenue plus intense et, en respirant, je sentais très-fort le goût du sel. Tout était calme et les minutes passaient monotones. Cependant, la lumière changeait ; elle semblait maintenant plus réelle ; ce qui avait été un crépuscule blême devenait à présent, sans intermède de nuit, quelque chose comme une aurore que tous les miroirs de la mer reflétaient en vagues traînées roses . . . . . . A deux heures du matin, le soleil jetait ses premiers rayons derrière l'île de Tjallo.

Qu'on ne s'étonne pas de retrouver ici quelques citations de *Pêcheur d'Islande*, car nous parcourions alors ce volume, et il était pour nous très-intéressant de lire le chef-d'œuvre de Loti, et en même temps d'admirer les météores hyperboréens qui y sont décrits avec tant d'exactitude et d'éclat.

La passe dans laquelle s'était engagé le *Chimborazo* se rétrécissait de plus en plus. Quand je me levai, vers dix heures, il voguait dans un véritable chenal, au milieu d'îlots tellement enchevêtrés que l'on eût cru le navire pris dans un labyrinthe sans issue. Cette route intérieure, que les Norvégiens appellent « Den Indre Led, » suit la côte sans interruption jusqu'à Tromso ; la navigation y est aussi calme que le serait la traversée du canal de Suez. Le long de la rive, les collines sont verdoyantes, couvertes d'herbes grasses, où nous voyons paître quelques chèvres et quelques vaches ; la neige, qui en couvre la crête, forme un contraste frappant. De temps en temps, nous apercevons une église entourée de quelques maisons, mais la plupart sont isolées ; point de hameaux, point de villages. Les pêcheurs ont subi la nécessité de leur rude métier : ils ont

perché çà et là leurs petites maisons de bois si caractéristiques, peintes en couleurs voyantes. Ici, à l'abri d'une anfractuosité, auprès d'un petit port formé par les rochers; là-bas, sur un mamelon, où ils les reconnaissent de loin. Cet isolement, nécessaire à leur industrie, dure toute la semaine; mais c'est aujourd'hui dimanche. Ils se réunissent à l'église de leur paroisse; à l'heure fixée, ils arrivent de tous les côtés, des fiords environnants, dans leur légère embarcation, vêtus du costume traditionnel de leur pays et débarquent dans l'anse qui est au pied du rocher élevé, où l'église est bâtie. Notre navire passe au milieu de cette flottille; nous jouissons là d'un coup d'œil vraiment pittoresque, rehaussé par l'éclat de ces costumes de fête. Plusieurs de ces pêcheurs, éloignés de 20 à 30 kilomètres, franchissent cette distance toutes les semaines, souvent à l'aviron, quand le vent est contraire et dans les mauvais temps d'hiver.

IX.

Lyngen.

Nous passâmes en vue de Tromso vers midi. Un court arrêt de vingt minutes nous retint dans sa rade le temps nécessaire pour échanger les courriers et prendre quelques vivres.

La chaîne d'îlots qui, depuis les Lofoden, nous cachait la vue de la pleine mer, n'était plus aussi régulière; les îles étaient, maintenant, grandes et espacées. Nous commencions à ressentir les effets du froid; la température s'était abaissée, le paysage devenait plus sévère et plus triste; la neige s'étendait à l'ombre, frisée et blanche comme si elle était tombée la veille.

Le soir, nous pénétrions dans le Lyngen fiord, l'un des plus connus de cette région polaire. Bien abrité, il sert de refuge à un grand nombre de pêcheurs; il est même remarquable par sa riche végétation. Ici, par 70° de latitude nord, on est parvenu à récolter du blé. L'orge est la plus cultivée; elle y mûrit aussi vite qu'en France et en Egypte, c'est-à-dire en quatre-vingt-dix jours. On admet généralement que la différence de température est compensée, dans le nord, par la longueur des jours, la

lumière et la chaleur agissant plus longtemps. Il est à remarquer, cependant, que, pour réussir, il faut que la graine soit acclimatée ; des graines d'orge de France ne sauraient guère y mûrir.

Les autres objets de culture y sont les choux, les panais, les pommes de terre, ainsi que des roses, des œillets et quelques autres fleurs. Mais, malgré tous les soins que l'on a pris, on n'a pu y faire mûrir les poires ni les pommes. On est, en quelque sorte, dédommagé par plusieurs variétés de baies que fournissent en quantité des plantes croissant aussi bien sur les montagnes que dans les plaines.

Les falaises du Lyngen fiord tombent à pic dans la mer, d'une hauteur de 6 à 800 mètres; de nombreux glaciers s'y engagent, mais aucun ne descend jusqu'à la mer. Nous apercevons, à une hauteur de 160 mètres, les traces d'un ancien rivage. Il est maintenant prouvé que la Scandinavie a été jadis moins élevée au-dessus du niveau de la mer; après s'être abaissé, le sol s'est relevé et se relève encore; ce phénomène a été observé par Saltlus et Linné, qui ont fait des marques dans la pierre. Ils ont conclu à un soulèvement de 31 centimètres en un siècle. Ces perturbations nous expliquent l'existence des fiords en Norvége.

La Suède a dû en avoir aussi; il suffit pour l'admettre de supposer un changement de niveau permettant à la mer d'envahir ses vallées étranglées, remplies de lacs.

Ce fut à Lyngen que nous mîmes pied à terre pour la première fois. La petite localité est située au fond d'une baie d'un riant aspect; après que le *Chimborazo* eût jeté l'ancre, les passagers furent transportés à terre sur deux barques remorquées par la chaloupe à vapeur du bord. Les premiers pas que nous fîmes sur le sol, après quatre jours de mer, nous donnèrent une sensation très-curieuse : le pont du navire nous semblait être encore sous nos pieds, et nous crûmes un instant que la terre tremblait.

Le village se compose de quelques chaumières en bois blanc; les unes sont peintes en jaune, les autres en rouge. Sur le rivage sèchent des morues, disposées sur des tréteaux en rangées symétriques. Nous gravissons une colline entre deux autres plus élevées. Une bande étroite de terrain sépare à cet endroit le Lyngenfiord de son voisin du sud, l'Ulsfiord. Nous traversons une forêt; les arbres sont espacés et étiques : ils ont enduré sept mois de froid contre cinq de chaleur; cependant, nous remarquons que les feuilles en sont plus larges et plus vertes que celles de nos

contrées. On doit attribuer encore cette particularité à la longueur des jours vers le pôle. On a constaté, en effet, que des érables transportés de Christiana à Tromso avaient eu de plus grandes feuilles, tout en végétant comme arbres.

Nous apercevons, sur une hauteur, un campement de Lapons; nous y pénétrons, curieux de voir ces gens du Nord, dont nous avons si souvent entendu parler. Nous trouvons là quelques tentes, en toile, de forme conique. Quelques branches d'arbres sans écorce, disposées en faisceaux, en sont l'unique charpente; à côté sèchent des peaux de rennes, sur de longues perches. Tout autour du camp, une haie artificielle en bois de bouleau. Au pied du monticule, un torrent issu d'un glacier voisin, roulant ses eaux tumultueuses sur le roc.

Le camp nous semble tout d'abord inhabité. Seuls deux chiens bruns et poilus, analogues à nos chiens de berger, veillent à l'une des principales tentes; mais le bruit de notre conversation en fait sortir les habitants. Ils soulèvent le lambeau de toile qui leur sert de porte, et viennent vers nous un à un, le sourire aux lèvres; ils sont courts de taille et mal bâtis; ils ont la peau brune, les cheveux couleur d'étoupe, la bouche large, les joues maigres et saillantes, la mâchoire développée et le menton pointu.

Leur habillement, le même pour les deux sexes, est fait en peau de renne et de phoque. Il consiste en un pantalon fixé à la taille par une ceinture et en une jaquette tombant jusqu'aux genoux; mais la partie la plus caractéristique de leur costume est le bonnet, qui est très grand. Il se compose d'une toque bleue, carrée et bouffante, ceignant le front par un ruban rouge.

Ils sont sales et puants, leur peau ridée ressemble à du vieux parchemin jaune, et leur odeur est si forte que nous fûmes obligés de mettre à part les objets qu'ils nous vendirent; sans cette précaution, nos valises et leur contenu en auraient été imprégnés d'une façon repoussante.

Nous nous approchons de l'une des tentes et nous apercevons à l'intérieur un petit nourrisson, emboîté dans une sorte de sabot fait de peau de renne. Sa tête seule émerge, ronde et joviale. La mère est accroupie auprès et au milieu de l'aire se consument les derniers débris d'un feu. La fumée s'échappe par une ouverture ménagée à la partie supérieure, après avoir fait maints circuits dans la tente. L'enfant pourrait

s'en trouver gêné, mais non, il sommeille tranquillement. Peut-être même ne s'en conserve-t-il que mieux ! ! !

La première timidité dissipée, les Lapons entrent en rapport avec nous pour nous vendre leur marchandise (peaux et défenses de rennes, couteaux et objets en os). Ils nous indiquent des doigts le nombre de kroners qu'ils désirent en échange. Leur mauvaise foi est évidente ; si nous leur accordons le prix qu'ils demandent, cinq kroners par exemple, ils en exigent immédiatement six. Un passager du *Chimborazo* ayant acheté une peau de renne l'avait laissée à terre en attendant le départ. L'un de nous vint à passer et, croyant qu'elle était encore à vendre, en offrit un certain prix au Lapon qui se trouvait là. Celui-ci, sachant fort bien qu'il l'avait vendue, reçut la somme et ne voulut point la rendre lorsque sa fraude fut découverte. Il riait bêtement, ayant l'air de ne point comprendre ; mais lorsque nous fûmes éloignés il fit un geste de la main, indiquant qu'il boirait à notre santé le fruit de son larcin.

Il était onze heures du soir et, bien que le soleil fût couché, le ciel était encore illuminé d'une vive clarté.

Comment désigner maintenant la période correspondante à la nuit ? Quel instant réserver au sommeil ? Nous en étions réduits à rester debout tant que nous étions éveillés, et à nous coucher quand nous ne pouvions plus y tenir.

X.

Hammerfest.

Hammerfest reçut notre visite le lendemain dans la matinée; c'est la ville la plus septentrionale du monde, par 70° de latitude nord. La baie, sur le bord de laquelle elle est située, y forme un port naturel assez sûr. La ville emprunte à la sévérité des sites environnants une certaine tristesse. Un incendie la ravagea l'an dernier en grande partie; on la reconstruit en ce moment. Le quartier neuf rompt avec la monotonie du lieu. La plupart des maisons y sont en bois blanc; quelques-unes, cependant, en briques et en pierres. Elles n'ont point de fondation : une simple rangée de schiste noir sert d'appui aux charpentes. On monte au rez-de-chaussée

par un escalier d'une dizaine de marches; un espace vide sépare le sol du plancher. Les Norvégiens préviennent ainsi toute obstruction de leurs portes par les neiges.

Hammerfest n'a qu'une rue principale, coupée de quelques ruelles. Sur une hauteur s'élève, auprès du cimetière, une petite église construite en bois. Sur le rivage, plusieurs fabriques d'huile de foie de morue, dont l'odeur nauséabonde se répand dans les environs.

Les rues prennent en ce moment une grande animation : notre arrivée a fait sensation; les indigènes du pays savent qu'une descente de cent vingt-cinq Anglais dans leur bonne ville n'est pas sans leur procurer de précieux bénéfices. Aussi les marchands ambulants s'empressent-ils d'étaler leurs richesses : peaux d'ours blancs, dents de baleine, vêtements, bottes et couteaux de Lapons. Nous faisons quelques achats, puis nous contemplons une dernière fois, avant de retourner à bord, le vaste panorama qui nous environne : au premier plan, le port, avec son remorqueur *le Nor* et ses bateaux de pêche; plus loin, la rade, fermée par une étroite langue de terre; à l'horizon, le rocher d'Haafen et les montagnes couvertes de neige de l'île Soro.

XI.

Le Soleil de Minuit.

Le soleil de minuit n'étant plus visible au cap Nord le 3 août, le capitaine nous fit faire, vers le pôle, un trajet de 120 kilomètres.

Après notre dîner, nous trouvâmes le pont du navire transformé en salle de danse; des toiles ornées de drapeaux avaient été tendues alentour. Le drapeau anglais était à l'arrière, le nôtre à droite à la place d'honneur. A neuf heures le bal commençait, le son du cuivre et de la clarinette se perdait dans l'immensité. Les mouettes grises, seuls hôtes de ces parages, coassaient en frôlant la mer de leurs ailes, étonnées, sans doute, de ce concert insolite; danseurs et danseuses rivalisaient d'ardeur, trompant ainsi les rigueurs de la température (+ 6°).

A onze heures, un souper copieux et plein de gaîté nous réunissait dans la salle à manger, puis la danse recommençait....

Minuit ! heure solennelle ! Les douze coups ont tinté à l'horloge du bord ! L'orchestre joue le *God save the queen ;* tous se découvrent et regardent.

Mais, cruelle déception ! un brouillard opaque planait sur la mer. Au nord, une lueur blanche et tremblottante laissait deviner la présence de l'astre du jour, et c'était tout.... !

Contempler le soleil de minuit était une des principales attractions de notre voyage. Nous ne vîmes, hélas ! que la clarté de ce soleil, à travers un voile gris, semblable à ces brumes qui rendent nos journées d'hiver si monotones.

Le navire avait fait demi-tour, étant parvenu à l'extrémité de sa course (72° 15), point que jusqu'alors aucun bateau d'excursion n'avait atteint. Il redescendait maintenant vers le sud....

Rien ne bougeait dans l'air et l'on n'entendait que le clapotement des vagues battant en cadence les flancs du navire.

XII.

Fuglenaes.

Nous nous rapprochions de la côte. A huit heures, nous avions à notre droite l'île de Fuglenaes ; c'est une pointe de terre s'élevant perpendiculairement de la mer à une hauteur de 2 à 300 mètres. Elle semble couverte d'une épaisse couche de neige ; ce sont ses hôtes ailés qui lui donnent cet aspect ; ils sont là, immobiles, regardant la mer et digérant tranquillement le poisson qu'ils viennent d'y cueillir. Le coup de canon que nous tirons les effraie, ils s'échappent en nuées, passent en tourbillonnant sur le navire, et, semblables en cela aux sauterelles de l'Algérie, ils obscurcissent littéralement le ciel. Cependant leur nombre ne semble pas avoir diminué sur la roche et les moindres recoins en sont remplis.

Nous avons là, certes, un des plus puissants spectacles de vitalité que la terre puisse offrir. Les gens du pays escaladent, paraît-il, ces rochers en s'aidant de crochets et de perches. Les plumes de ces oiseaux, leur chair et leurs œufs sont pour eux de précieuses richesses ; ils dressent même leurs petits chiens à chasser dans les trous, où ils se nichent, les

plongeons et les guillemots. Fuglenaes n'est du reste pas la seule colonie d'oiseaux de ce genre; elles sont nombreuses dans cette région, à proximité de l'océan Glacial.

XIII.

Le Cap Nord.

Une heure après, nous doublions le cap Nord. Il passe pour l'extrémité septentrionale du continent européen, bien que ce soit, en réalité, une autre pointe située à l'ouest, mais d'un aspect moins majestueux. Il se présente sous la forme d'un grand rocher noir, tombant brusquement dans la mer. Premier brise-lame! Forteresse de l'Europe, qui semble avoir été placée là pour la protéger contre les icebergs qui descendent du pôle. Elle en reçoit tous les hivers le choc formidable; mais, immuable depuis des siècles, elle reste là, sentinelle avancée, marquant aux explorateurs intrépides le chemin du pôle, dont la conquête reste toujours à faire.

XIV.

La Pêche de la Baleine.

Comme nous redescendions vers Hammerfest, nous aperçûmes un baleinier à hélice; il remorquait un immense cétacé qu'il venait de capturer. La pêche de la baleine se faisait autrefois sur des barques. Un homme placé à l'avant lançait le harpon, puis on filait la corde pendant la fuite de la bête mortellement frappée; c'était dangereux, il arrivait souvent que la barque chavirait, mais c'était original et peu destructeur. Maintenant, rien de tout cela; on chasse la baleine à coups de canon: on lance par la poudre un projectile complexe, consistant en un harpon à pointes recourbées comme les bras d'une ancre. La baleine, souvent tuée sur le coup, est amenée par le câble attaché au harpon; on l'amarre par la fourche de la queue au bossoir d'avant, puis on la conduit au plus proche

dépôt, où sa graisse est enlevée par bandes et fondue; on se sert de la chair pour engrais. Ce nouveau mode de chasse est productif, mais éminemment destructeur; et l'on prévoit, dans un prochain avenir, la disparition complète de la baleine, traquée de tous côtés, et dont le nombre diminue chaque jour.

XV.

Tromso.

Le 5 août, nous étions de nouveau à Tromso; nous y fîmes un séjour de 24 heures.

On a surnommé Tromso le Paris du Nord. Si la ville est inférieure à Paris sous le rapport de la population et du climat, elle lui est de beaucoup supérieure par la beauté de son site, et elle a sur Paris cet avantage que les plus gros navires peuvent entrer dans son port. C'est un Paris de glace, mais un Paris « port de mer. »

La ville s'étage sur les flancs d'une île couverte de prairies et de bois; le Sund, qui la baigne, n'est pas plus large que la Seine à Villequier, mais sa profondeur est grande. Le courant y est assez fort; il varie avec la marée. Au sud et au nord, aux deux extrémités de la rue principale, on aperçoit de hautes montagnes couvertes de neige, sur les flancs desquelles courent des nuages aux gris reflets. La température est relativement élevée; on ressent ici, comme sur toute la côte de la Norvége, les effets bienfaisants du *gulf-stream*. A Tromso comme à Hammerfest, les pêcheurs recueillent avec soin de nombreuses épaves de palmiers, d'acajou, de bois précieux, que le courant leur apporte de l'Amazone; ils s'en servent pour le chauffage en hiver et remplacent ainsi, avec avantage, les bois du pays, qui deviennent de plus en plus insuffisants. Après avoir visité l'église luthérienne et le musée, qui contient de bonnes collections d'objets des régions arctiques, nous nous enfonçons dans les bois qui couvrent la crète de la colline. Le sapin, qui seul résiste à mesure que l'on s'avance vers le nord, a complètement disparu; le bouleau l'a remplacé. Le sol sur lequel il pousse est très-humide, car il porte directement sur le roc. L'eau ne s'écoule pas et demeure stagnante, partout où il y a une dépression sans issue. Le terrain est mou. Nous y enfonçons complètement nos cannes

et cela sans difficulté; c'est de la tourbe; on l'exploite par mottes carrées, qui sèchent au soleil. En redescendant, nous admirons le coup d'œil de la ville, de la mer et des montagnes environnantes. Calme plat. Nous entendons distinctement, au loin, une musique de danse : ce sont les Anglais qui valsent sur le *Chimborazo*... Nous passons auprès d'un champ où l'on récolte du foin. Cette récolte est faite d'une façon toute spéciale : on étend l'herbe sur de longues perches disposées en échelles. Elle y fane seule, sans autre soin; l'humidité du sol y rendrait impossible le mode de fenaison employé dans nos pays. Nous le regrettons, car, quoi de plus gai, quoi de plus intéressant qu'une bande de jolies faneuses, armées de fourches et batifolant dans la plaine !

XVI.

Les Lapons.

Nul ne passe à Tromso sans aller visiter le camp des Lapons, qui se trouve à quelque distance à l'ouest de la ville, dans la vallée du Tromsdal. Ils sont installés dans une vaste clairière, où ils ont ménagé une sorte de parc pour leurs rennes. Ils vivent dans des huttes de terre, où ils pénètrent par une porte en bois. Même type, même costume que ceux du Lyngen, et, surtout, même saleté; mais les Lapons de Tromso sont plus riches, recoivent plus souvent des visites et ont, à notre avis, le tort d'être trop civilisés. Ils commencent par nous faire payer une entrée de un kroner. Mais la perception de ce droit est encore défectueuse; nous avons conseillé au chef de la bande d'installer un tourniquet avec un groom en livrée. Une femme lapone s'avance vers nous et nous offre des photographies. Etonnement général... Nous ne savions pas que les Lapons étaient de tels artistes. L'un de nous veut prendre leurs portraits, ils refusent de poser, exigeant qu'on les paie. Nouvel étonnement. Ce sont des Lapons « fin de siècle. »

Leurs rennes viennent de rentrer du pâturage. Nous nous approchons pour les voir : ils sont environ six cents et passent auprès de nous en troupeau compact. Leurs cornes sont si hautes que l'on croirait voir une forêt mouvante d'arbrisseaux sans feuilles.

Le renne se rapproche de notre cerf par la taille et du bœuf par la forme de la tête, le tour des yeux est constamment noirâtre et celui de la bouche blanc, ainsi que la queue et un anneau au-dessus de chaque sabot. Les pieds sont aplatis et les doigts couverts de grosses touffes de poils; la jambe est moins grêle que celle des cerfs. Leur couleur, d'un brun fauve pendant l'été, devient blanche pendant les froids. Nous en achetons quelques peaux, puis nous goûtons au lait, qui est plus substantiel que celui de la vache. Pour les traire, le Lapon doit les attraper au lasso, car ils sont à moitié sauvages; ils vont paître dans les montagnes, à la suite d'un vieux renne que conduit le gardien du troupeau, et broutent un lichen particulier qu'ils savent trouver pendant l'hiver, sous des neiges épaisses, en les fouillant avec leurs bois.

XVII.

Les Lapons *(Suite)*.

On trouve bien des choses intéressantes et curieuses dans la vie et les mœurs des Lapons. Pendant des siècles, ils ont été en contact avec la civilisation, et, malgré tout, ils restent à moitié sauvages; leurs usages, leurs instruments, leurs parures sont là pour en témoigner. Les Lapons ne sont plus païens; ils vont à l'église luthérienne, et beaucoup savent leur catéchisme avant d'être confirmés; mais ils sont loin d'avoir abdiqué les croyances et les usages superstitieux de leurs ancêtres. Semblables aux Romains, ils unissent dans une même adoration le vrai dieu et une foule de petites divinités qui tiennent à leur ancienne mythologie; ils ont des jours blancs et des jours noirs, c'est-à-dire des jours heureux et des jours néfastes.

Il y a vingt ans environ, un Lapon nommé Rastus avait une idole auprès de la côte. C'était une grande pierre noire. Il lui sacrifiait tous les printemps, quand il passait avec sa bande de rennes, quittant les pâturages de la montagne pour ceux du rivage. La vieille pierre semblait avoir été touchée par ses offrandes, car Rastus était devenu un homme heureux. Cependant il n'échappa pas au sort commun

du genre humain; son cœur fut pris, mais la belle exigea qu'il se convertît au christianisme. L'amoureux Rastus se montra à la hauteur de la situation et s'appliqua si bien à son catéchisme qu'il fut bientôt confirmé et marié. Se croyant au comble du bonheur, ce païen endurci s'en alla remercier sa vieille pierre et continua ses sacrifices comme par le passé. Il frottait le haut de la pierre avec du beurre, et y versait une lampée d'eau-de-vie; c'était là, pour Rastus, le plus délicieux régal, qu'il pouvait lui procurer. Une année, cependant, il vint à la mer sans eau-de-vie. Peut-être n'avait-il pu en acheter avant de partir ou bien une tentation irrésistible d'y goûter l'avait-elle entraîné pendant la route ! Toujours est-il qu'il n'en avait pas une goutte. La vieille pierre fut, pour une fois, contrainte de se contenter de beurre et le coupable Rastus paya cher cet oubli. L'été suivant, ses rennes étaient groupés, à l'abri d'un orage, tout auprès de l'idole, quand un rocher fut détaché de la montagne par le tonnerre et tua dans sa chute deux de ses plus beaux animaux. Une punition aussi rigoureuse exaspéra le pauvre Lapon ; il saisit un éclat de la roche meurtrière et le lançant à la face de l'idole : « Prends, lui dit-il, ce que tu as massacré, mais de ce jour tu ne goûteras plus de mes offrandes. »

Les Lapons ont aussi conservé, dans leurs cérémonies de mariage, quelques vestiges de leurs anciens usages. Le fiancé et son escorte se rendent au domicile de la mariée et se couvrent de neige, feignant d'être harassés de froid et de fatigue; on leur donne l'hospitalité et on les soigne avec bienveillance pendant que la fiancée se lamente dans un coin avec ses amies. Quand l'heure du départ arrive, celle-ci résiste de tout son pouvoir, se démène en lançant des coups de pied. Les demoiselles d'honneur sont obligées de la mettre de force dans ses habits de voyage. Pendant ce temps, les hommes courent bride abattue autour de la maison, tirant des coups de fusil et simulant une défense désespérée ; à la fin, la fiancée est enlevée et placée sur un traîneau, les pieds et les mains liés. Le Lapon l'emmène chez lui, lançant ses coursiers ventre à terre, comme si des ennemis le poursuivaient, et après un intervalle de huit jours, pendant lequel elle reste voilée et triste dans sa nouvelle maison, le prêtre bénit leur union; mais cette dernière cérémonie n'est pour eux qu'une formalité. L'observation des anciens usages est d'une bien plus grande importance.

Ces habitudes, jointes à l'esprit païen, qui leur donne encore tant de vie,

ont déposé dans le souvenir des Lapons une foule de légendes merveilleuses.

Ils aiment à se les raconter, lorsqu'ils font paître leurs rennes, dans les gorges des montagnes ou sur les bords des fleuves, ou lorsqu'ils sont assis, pendant l'hiver, autour du foyer de leurs huttes ; c'est avec elles aussi qu'ils cherchent à charmer les voyageurs qui les visitent, lorsqu'ils arrivent, toutefois, à s'en faire comprendre. L'une de ces légendes raconte le déluge d'une façon très-originale ; j'ai pu m'en procurer la traduction. La voici :

« Quand Dieu fit tomber la grande pluie et que l'eau eut débordé des marais et des fleuves, tous les hommes furent engloutis, excepté deux seulement : un Lapon et une Laponne. Dieu les prit sous son bras et les porta sur une haute montagne appelée Parso-Vara, où il resta avec eux jusqu'à ce que le danger fût écarté ; alors le Lapon et la Laponne se séparèrent et allèrent chacun de leur côté, pour voir s'ils étaient réellement les seuls êtres qui eussent survécu au désastre. Ils marchèrent pendant trois ans, après quoi ils se rencontrèrent et se reconnurent. Ils se séparèrent de nouveau et marchèrent encore pendant trois ans ; s'étant rencontrés et reconnus une seconde fois, ils entreprirent une troisième exploration, au bout de laquelle, étant convaincus qu'il n'y avait qu'eux d'habitants au monde, ils s'unirent en mariage et eurent de nombreux enfants. De là est venu le genre humain. »

D'après cette légende, nous descendrions tous des Lapons. Nous n'aurions pas à nous en flatter ; cependant, mieux vaut cette origine que celle du singe !

Il y a aussi une littérature laponne. N'allez pas vous étonner : le Lapon est poète dans ses moments perdus. Le Lapon chante tout ce qui l'entoure, tout ce qui fait impression sur son cœur ou sur ses sens. Non-seulement le renne, l'ours et tous les animaux dont il fait usage, mais encore l'amour et les passions, qui lui font cortége, ont le don de l'inspirer.

Qu'il me soit permis de reproduire quelques traductions de cette poésie étrange.

CHANT DU RENNE.

« Les rennes ont pris leur course… Comme les rudes crinières, comme les têtes capricieuses, comme les nobles bêtes bondissent à travers la

plaine, à travers le monde ! L'homme vole à sa poursuite et sue à grosses gouttes. Ah ! que je suis fatigué, et pourtant, je voudrais bien les attraper !

« Ah ! le précieux animal. Ah ! sa chair. Ah ! sa peau. Ah ! ses cornes, ses veines, ses os ! Comme en lui tout est bon ! Comme il est bon lui-même ! Ah ! ah ! ah ! vive la courte queue ! Voyez ! voyez ! deux cents, trois cents, des milliers au même endroit !... Ils fuient toujours; ils se précipitent dans les lacs et dans la neige pour s'y rafraîchir; ils n'en sortiront que lorsque le soleil sera couché... Voici la nuit, ils s'élancent; voici le jour, ils se cachent, et l'on n'entend plus que les doux bêlements de leurs petits. »

CHANT D'AMOUR.

« Répands, ô soleil, tes rayons les plus purs sur le lac d'Orra ! Je voudrais m'élancer, si je pouvais, à la cime de chaque pin, pour voir le lac d'Orra...

« Je suis monté joyeux et j'ai vu ma jeune fille reposant au milieu des fleurs.

« J'ai brisé toutes les branches, toutes les jeunes branches; j'ai brisé tous les rameaux, tous les rameaux verts...

« Ah ! si j'avais les ailes de la corneille, je suivrais les traces des nuages et j'irais jusqu'au lac d'Orra.

« Mais les ailes me manquent et je n'ai point les pieds rapides de l'oie.

« Tu as passé à m'attendre de longs jours, de bien longs jours, avec tes yeux chéris, avec ton cœur aimant; mais quand même tu voudrais me fuir plus loin, je saurais aussitôt t'atteindre.

« Aussi fort, aussi puissant qu'une chaîne de fer ou qu'un faisceau d'osier, l'amour étreint notre âme et soumet notre volonté et notre pensée.

« La volonté de l'enfant est la volonté du vent; les pensées du jeune homme sont des pensées réelles.

« Ma volonté est inébranlable, je veux te suivre, car c'est là, je le sais, c'est là le droit chemin. ». . . . .

XVIII.

Le Raft-Sund et les Glaciers du Svartisen.

Le 6 août à trois heures de l'après-midi, le *Chimborazo* pénétrait dans le Raft-Sund. Il quittait sa route vers le sud, pour nous faire visiter ce magnifique détroit, qui sépare l'archipel des Lofoden de celui des Vesteraalen. A l'est, les montagnes y surgissent brusquement de la mer et leurs pics sont tellement perpendiculaires que la neige, ne pouvant s'y attacher, vient s'accumuler à la base. A l'ouest, la côte quoique escarpée, a un caractère tout différent : elle est couverte de bois et d'herbages, et l'on y voit de nombreuses cabanes de pêcheurs, commodément nichées au bord de l'eau.

La population indigène de ces îles est d'environ 4,000 âmes. Mais, pendant la saison de pêche, 4 à 5,000 barques viennent ajouter à ce chiffre un surcroît de 20,000 hommes. Les pêcheurs des îles Lofoden ont souvent à subir de terribles épreuves, et il n'est pas rare, au lendemain d'un orage, de trouver, sur la côte, des barques renversées, flottant au gré du vent. Les marins naufragés se sont cramponnés à la coque de leur navire, s'aidant de leurs couteaux, qu'ils ont enfoncés dans les planches. Le flot les a engloutis et leurs couteaux restent là, seuls indices d'une suprême lutte pour la vie.

Le lendemain nous entrons dans le Skars-Fiord; nous sommes à la hauteur des glaciers du Svartisen ; à cet endroit, une branche du glacier descend presque au niveau de la mer. Le *Chimborazo* nous y débarque, et, après un quart d'heure de marche, nous découvrons un des plus beaux spectacles que l'on puisse imaginer. Figurez-vous un amas prodigieux de pyramides ressemblant à une mer agitée par les vents, dont les flots auraient été subitement saisis par la gelée, une immense étendue d'eau congelée descendant dans la vallée en suivant la pente d'une haute montagne, une série de crevasses sans fond, où la lumière se reflète en un bleu cristallin et féerique, qui éblouit les yeux. Au pied du glacier se trouve une grotte naturelle plongeant dans l'eau; nous y pénétrons

en barque et là encore nous admirons ces teintes de firmament que donne la transparence de la glace.

Mais le commandant Hull nous fait, de loin, des signaux désespérés. C'est l'heure du départ et il a charge de faire rentrer tout son troupeau de voyageurs ; nous nous hâtons, prenant à peine le temps de regarder un jeune aigle pris sur les montagnes voisines. Son maître le tient attaché par la patte. Il est triste à voir ; mais son œil est vif, et l'on sent que sa fierté ne s'accommodera pas longtemps avec cette captivité.

XIX.

Entre le Svartisen et Trondjem.

Nous quittons le Svartisen à dix heures du matin. Trondjem sera notre prochaine station, la journée qui nous y mène est occupée par des jeux et des distractions de toutes sortes. Un comité de fêtes a été organisé, ayant à sa tête M. Wyly, « l'homme aux excursions rapides, » dont nous avons déjà parlé. Très-vif et très-entreprenant, il règle, sur le pont, des courses aux œufs, des courses aux pommes de terre et même des combats de coqs ; mais, rassurez-vous, ces combats n'ont rien de sanguinaire ni de cruel. Deux jeunes Yankee se font lier les mains aux jambes, et la victoire est pour celui qui tombera l'autre, en se servant de la pointe des pieds. La fête se termine par un concours exclusivement réservé aux demoiselles, et pour cause. Il s'agit d'enfiler des aiguilles dans le plus bref délai. Les commissaires sont là, qui, montre en main, notent le nombre de secondes employées : vingt-quatre secondes pour l'une ; cinquante-quatre pour l'autre, moins adroite ; la palme échoue à miss Sch...., que nous avions surnommée la « fouine, » pour ses petits yeux perçants et son nez pointu. On lui offrira, à notre retour, un porte-bonheur en or, avec ces mots : « CHIMBORAZO, 1891, » en gros caractères.

Le soir, après dîner, nous avons un concert d'amateurs. M. Baker s'y fait remarquer par sa belle voix de basse. F. L. excite l'hilarité des passagers par ses chansons comiques : *J'ai perdu mes Godillots*, et *Physionomiste Artiste ;* Marcel et moi chantons le *Crucifix*, de Faure,

dont beaucoup apprécient l'harmonie, bien que l'interprétation n'en soit pas des plus parfaites. J'obtiens aussi quelques applaudissements pour mon monologue *l'Inventeur;* c'est l'histoire d'un fou qui croit avoir inventé une machine merveilleuse dont il fait la description avec force gestes : chaudière, vapeur, piston, roue, échappement. Ce monologue me vaut même un surnom, sorti du cerveau puissant d'un natif de Birmingham : on ne m'appellera plus, par la suite, que « le piston. »

XX.

Trondjem.

Mais nous voilà loin de la Norvége et de ses sites incomparables. Revenons-y et parlons de Trondjem, où le *Chimborazo* jeta l'ancre le 8 août.

Trondjem est situé sur les bords d'un vaste fiord, qui découpe profondément la côte; une petite île fortifiée ferme l'entrée de son port. La Nid, sa rivière, arrive en serpentant; elle s'approche tout près de la mer, pour s'en éloigner ensuite et s'y jeter enfin, ce qui donne à la ville, encadrée dans ce bras de rivière, la forme d'un triangle. Les rues de Trondjem se coupent presque toutes à angle droit et sont très-larges, pour éviter la propagation des incendies, qui maintes fois détruisirent complètement la ville. Les maisons n'ont guère plus d'un étage; elles sont en bois, à double fenêtre et à double porte; on y pénètre par un escalier en pierre et de chaque côté de la porte sont placés deux bancs. Nous nous perdons en hypothèses sur l'utilité de ces deux bancs : les bonnes seraient très-lentes dans leur service et les visiteurs s'assiéraient en attendant; les Norvégiens auraient aussi l'habitude d'y fumer leur pipe, le soir, ou de s'y faire visite au bel air.

Nous nous dirigeons vers le musée d'histoire naturelle; nous le trouvons fermé. Mais un grand coup de sonnette de F. L. en fait sortir le conservateur, qui se met gracieusement à notre disposition, pour nous en faire apprécier les richesses. Il nous montre un superbe élan et plusieurs narvals. Il nous fait admirer de belles collections de canards, d'oies,

d'eiders, de perdrix blanches, etc.... et nous donne des détails sur la chasse en Norvége, qui est libre. Les salles du musée sont chauffées en hiver et, chose remarquable, la condensation y est si forte sur les vitres que des gouttières et de petits godets sont placés au bas de chaque fenêtre, pour recueillir l'eau qui en provient.

En sortant, nous nous rendons à la cathédrale, qui est en ce moment en pleine réparation. L'architecture en est compliquée et l'exécution laisse beaucoup à désirer; nous remarquons, en effet, que les piliers n'en sont pas perpendiculaires. L'usage du fil à plomb serait-il inconnu dans le pays? Nous y revenons le lendemain, dimanche, pour en visiter l'intérieur. L'église est remplie de fidèles; le prêtre leur fait en norvégien un long discours d'une heure et demie. Nous nous sauvons de là pour faire une excursion aux chutes de la Nid.

De toutes les rivières du nord de la Norvége, la Nid est peut-être celle qui a le moins le caractère d'un torrent; son niveau est à peu près constant et ses crues du printemps sont progressives. La force de son courant est brisée par de nombreuses chutes qui se succèdent à de courtes distances, sur un espace de vingt-cinq kilomètres. Les deux plus belles sont celles de Lerfossen, à cinq kilomètres de Trondjem. La plus éloignée nous rappelle les chutes du Rhin, car un rocher la partage par le milieu. Quelques scieries sont installées au bord de ces chutes, mais elles n'emploient qu'une partie très-minime de leur force.

La route, que nous suivons, est très-pittoresque et très-accidentée; nous sommes quelques fois obligés de descendre pour alléger nos chevaux, qui se montrent très-courageux. Ce sont de doubles poneys, de couleur isabelle, très-courts d'encolure et très-longs de reins. Tous les chevaux du pays sont de ce genre. Ils s'arrêtent de temps en temps pour s'abreuver à une auge disposée au bord de la route, auprès d'une cascade, et c'est à cette fâcheuse habitude que l'on doit attribuer la grosseur démesurée de leur ventre.

Nos voitures sont à deux roues et à une place. Nous y sommes assis dans un fauteuil en velours rouge; le conducteur se place derrière, sur un strapontin, d'où il conduit, en passant les guides (de simples cordes) sous les bras de son client. Le dos du voyageur l'empêche de voir son cheval; mais celui-ci n'a pas besoin qu'on le conduise : il a le pied très-sûr et connaît très-bien la route.

Ce genre de locomotion a ses avantages. Rien ne masque la vue dans ces carrioles; mais on y est cahoté « comme un berlingot, » quand la route est mauvaise, et « trempé jusqu'aux os, » lorsqu'il pleut. Leur solidité n'est pas non plus à toute épreuve. F. L. crut même un instant que sa roue allait s'enrayer. Il essaya de faire partager son inquiétude à son cocher. Mais il eut beau lui dire « roue, grippe? grippe? » Il n'obtint pour toute réponse que des « yes! yes! » répétés.

XXI.

Molde.

De retour à Trondjem, nous n'avons que le temps de retourner au *Chimborazo*, qui appareille pour Molde.

Le soir, nous assistons, sur la côte, à un beau coucher de soleil, et nous pouvons encore une fois admirer les couleurs embrasées qui illuminent le ciel après sa disparition. L'horizon est si net et l'atmosphère si transparente que nous ne pouvons le regarder fixement.

La petite ville de Molde est admirablement située. A l'abri de tous les vents froids, elle jouit, dès le printemps, d'une température très-douce, bien qu'elle soit à une latitude plus élevée que Saint-Pétersbourg. Tout y est enchanteur: les chalets, les hôtels, le rivage, la mer, les bois et les montagnes. Les Norvégiens la vantent pour ses roses, son chèvrefeuille et autres fleurs, qui y poussent facilement. C'est la Lucerne de la Norvége.

Aussitôt débarqués, nous gravissons, le « Bedeker » en main, la colline du Moldeheï. Nous traversons d'abord une allée de bouleaux, puis nous arrivons à une propriété particulière d'un charmant aspect : un vrai chalet de nos villes d'eaux. Une heure après, nous sommes au sommet (400 mètres), où nous trouvons une cabane et une énorme girouette. Nous découvrons un des panoramas les plus pittoresques de la Norvége. A nos pieds, Molde, dont les maisonnettes blanches s'étalent près du vaste fiord. On dirait un lac, car la haute mer est loin, et les montagnes aux pics entremêlés et neigeux ferment l'horizon de toutes parts.

Nous redescendons rapidement la côte, que nous avons péniblement montée, et nous nous retrouvons à Molde une demi-heure après.

L'église de Molde est charmante ; entièrement construite en bois, elle impose par son architecture simple, mais gracieuse. Cette église possède, placé au fond du chœur, un beau tableau du peintre Enser, représentant les saintes femmes au sépulcre. Les boutiques, sans être aussi grandes que celles de Trondjem, sont néanmoins bien achalandées. On nous offre, dans l'une d'elles, une spécialité de la contrée : c'est une miniature en bois, représentant une vieille femme portant un balai ; la tête se retire et sert de pipe, le balai tient lieu de porte-cigarette ; en soulevant la tournure de ladite dame on trouve, un miroir ! ! ! Voilà, certes, une chose qui semblera indécente à bien des gens. Ce fut l'avis d'une passagère du *Chimborazo*, qui entra pendant que nous discutions le prix de l'objet en question. Elle demanda à voir, et, quand nous lui en eûmes fait la théorie, elle ne put retenir, sur le dernier détail, un rougissant « Oh ! schoking ! »

Pendant que F. L. et Louis font une promenade en landau, nous organisons une partie de pêche ; nous louons une barque pour la journée, puis nous ramons vers le large, pour y jeter nos lignes. Nous sommes assez heureux pour prendre dix morues et une sole. Les gens du pays emploient, pour cette pêche, un petit poisson en métal blanc, dont la tête se termine par deux hameçons recourbés. On agite cet instrument dans l'eau, à une certaine profondeur. Les morues se précipitent pour le saisir et se font prendre, tantôt par la tête ou par les ouïes, tantôt par le ventre ou par la queue.

XXII.

Le Rumsdal.

Au fond de l'une des innombrables ramifications du Molde-Fiord se trouve le petit village de Nœs. Nœs est le point de départ des excursions dans le Rumsdal. Le *Chimborazo* y jeta l'ancre le 11 août au matin. Une rangée de voitures nous attendait sur la plage. Nous prîmes trois carrioles et un landau. En voiture pour Ormeim !

Le Rumsdal ou vallée de la Rauma, est une des parties les plus célèbres de la Norvége. La rivière y descend des hauts plateaux, en s'étageant

de cascades et de rapides. Elle reçoit de nombreux affluents, qui tombent par plongeons de trente à cinquante mètres.

Deux relais de voitures séparent Nœs d'Ormeim : Horgheim et Flatmark. La première étape du voyage est de beaucoup la plus grandiose et la plus variée. Nous passons d'abord au pied de l'énorme Rumsdalhorn (1,556 m.), dont l'ascension demande deux jours; puis nous côtoyons, de l'autre côté du défilé, la chaîne abrupte des Trottlinder, aux crêtes dentelées : une vraie mâchoire de requin. Passé Horgheim, la vallée s'élargit; les parois s'élèvent jusqu'à 600 et 1,000 mètres. Nous passons au milieu de vieilles moraines. Les glaciers ont disparu, mais ils ont laissé des traces de leur gigantesque travail : la roche est usée dans les gorges et de grosses pierres rondes gisent sur le sol, disparaissant en partie sous la mousse et les arbrisseaux. Avant d'arriver à Flatmark, nous traversons un éboulement dont les blocs énormes donnent l'image du chaos, et où la Rauma cherche son chemin; les Alpes n'ont rien de semblable... Puis la route s'élève brusquement; nous apercevons maintenant de l'autre côté les splendides chutes du Vœrmofos, qui se divisent à la base en trois branches. Nous sommes à Ormeim. Nous descendons à l'hôtel pour y prendre le « capital lunch, » promis par le commandant Hull. Nous sommes affamés, car il est une heure et demie du soir; mais l'hôtelier ne se presse nullement : il sait que nous arrivons en bande, et il ne nous servira pas avant que la caravane soit au complet. Après une demi-heure d'attente, pendant laquelle nous dévorons le pain qui se trouve sur la table, on nous sert d'excellent saumon, puis un « navarin aux pommes » que nous apprécions fort peu; le tout couronné d'un bon café. Le repas terminé, nous franchissons à pied la distance qui sépare l'hôtel du Stettefos. La Rauma s'engouffre là avec un bruit de tonnerre, entre deux rochers resserrés qui la surplombent, et le son s'y trouve rabattu au point de paraître une fois plus fort.

Nous étions de retour à Nœs à neuf heures du soir. La *Garonne*, en excursion dans le sud de la Norvége, venait d'y rejoindre le *Chimborazo*. Les deux navires s'étaient donné rendez-vous pour une soirée, et la jeunesse anglaise de l'un était venue se joindre à celle de l'autre, qui, se montrant beaucoup plus soucieuse de la danse que du voyage, avait écourté l'excursion du Rumsdal pour être de retour à temps. Notre salle à manger étant transformée en buffet, nous fûmes forcés de prendre à terre

un de ces « *most confortable dinner* » annoncés par le commandant Hull, et Dieu sait quel repas nous fîmes ce soir-là ! En attendant le dîner, on nous parqua pendant une demi-heure dans un appartement exigu, n'ayant pour toute distraction que celle de feuilleter un album de photographies. A neuf heures et demie, enfin, on nous servit des sardines à l'huile, du cervelas à l'ail et une viande que nous ne pûmes mastiquer, tellement elle était dure; le tout arrosé de thé et de café au lait en guise de boisson. A la fin du repas, l'hôtelier, moitié par négligence, moitié par naïveté, nous tint en anglais ce discours : « Je prie chacun des convives de laisser deux kroners dans son assiette; je ferai le tour ensuite. Le vin est en dehors. » Comment trouvez-vous ce mode de perception ? Je crois qu'il serait fort mal goûté des Parisiens si on le mettait en pratique à leur table d'hôte. Il serait aussi très-facile, de la sorte, d'éviter le quart d'heure de Rabelais !

En sortant de l'hôtel, nous attendons longtemps que la chaloupe à vapeur du *Chimborazo* vienne nous chercher; mais elle ne s'occupe guère de nous et fait en ce moment la navette entre les deux navires, pour le transbordement des invités. La nuit est noire et un brouillard humide et froid nous environne; nous sommes obligés de louer une barque pour aller avertir que cinquante personnes grelottent là-bas sur la berge, pour le bon plaisir des valseurs et valseuses.

Comme nous remontons l'escalier du *Chimborazo*, nous tombons au milieu d'habits noirs et de toilettes décolletées. Le bal nous semble très-gai et très-intéressant, surtout du côté féminin; nous sommes trop fatigués pour en goûter les charmes. Nous nous contentons d'un coup d'œil d'ensemble, puis nous regagnons nos cabines; mais impossible de dormir : le bruit de l'orchestre et le tremblement du plafond sous les quadrilles échevelés nous assourdissent, et nous ne pouvons goûter un repos bien mérité que bien avant dans la nuit. Le *God save the queen*, qui terminait tous les soirs la danse, ne me fit jamais tant plaisir que ce jour-là.

XXIII.

Le Stor-Fiord. — Orskog.

Le Stor-Fiord vient sur la carte immédiatement au-dessous du Molde-Fiord. Nous y pénétrons le lendemain, 12 août. La côte est parsemée de petites métairies. En voici une au bord d'un précipice effrayant. Un sentier vertigineux, aux escaliers sinueux et glissants, conduit de la ferme au hangar où se trouve le bateau, son accessoire nécessaire ; il a été construit là-haut, dans la forêt, et l'on comprend les difficultés qu'il a fallu surmonter pour le descendre et le lancer à la mer.

Orskog est la principale ville du district. En y débarquant, nous remarquons, sur le rivage, une série de huttes couvertes en chaume, que Louis dit être des cabines de bains de mer. Mais, vérification faite, ce ne sont que des abris pour les filets, barques et autres ustensiles de pêche. Les bancs de harengs sont nombreux dans ces parages ; j'eus l'occasion d'en voir prendre une centaine d'un coup de filet.

Nous visitons rapidement le village, dont l'inventaire ne serait du reste pas long à faire : vingt maisons, un hôtel, deux chalets et une église ; cette dernière, placée à un kilomètre de là, sur un promontoire rocheux qui s'avance dans la mer. Les habitants ont une bonne marche hygiénique à faire pour s'y rendre. L'hygiène s'accommode, du reste, de cet éloignement, à un autre point de vue ; car le cimetière qui entoure l'église se trouve, par là même, placé à l'écart.

A ce propos, je glisserai quelques remarques sur les cimetières en Norvége. Ils sont en général très-bien entretenus. On y trouve souvent, à Trondjem par exemple, des bosquets, des allées et des bancs. Le samedi, ils présentent une grande animation. Les Norvégiens viennent nettoyer les tombes et y apportent des fleurs. Ceux qui arrivent de loin y passent même la journée. Ils ont des provisions pour se nourrir et trouvent, au croisement des allées, une sorte de fontaine Wallace, où ils peuvent puiser de l'eau fraîche.

Le torrent, qui arrive à Orskog, se jette dans la mer par un escalier naturel de rochers rongés par les eaux. Nous en escaladons les marches,

non sans y prendre force bains de pieds. Puis, après avoir repêché la canne que F. L. avait laissé choir dans le courant et fait mouvoir les vannes des petits moulins à blé, échelonnés sur le torrent, nous retournons au navire, assister à des régates organisées par l'équipage.

XXIV.

Le Sogne-Fiord.

A cent kilomètres environ au sud du Stor-Fiord, nous arrivons au Sogne-Fiord, le plus grand de la Norvége. Les plus longues vallées des Alpes ne le sont pas autant que ce golfe, dont le point extrême est éloigné de la pleine mer de plus de cent cinquante kilomètres; sa largeur, au contraire, ne dépasse guère cinq kilomètres, et à un certain endroit la passe est si étroite que le *Chimborazo* ne pourrait s'y mettre en travers. Sa profondeur est grande. Elle atteint 1,200 mètres.

Le Nœro-Fiord, à l'extrémité duquel se trouve Gudvangen, est une des branches du Sogne-Fiord. C'est une énorme entaille dont les parois, hautes de plus de 1,000 mètres, forment le rebord des montagnes dont nous ne pouvons apercevoir les sommets. Il n'est point navigable au printemps, car la neige et les glaces détachent en fondant de gros rochers capables d'engloutir les bateaux qui s'y aventureraient. Les cascades y tombent dans la mer en un ruban blanc, qui tranche sur la roche, de couleur sombre et se reflète dans la mer en un autre ruban symétriquement semblable, et le bruit seul de ces cascades interrompt le silence de cette nature majestueuse.

Nous débarquons à Gudvangen, pour monter en voiture, quittant cette fois le *Chimborazo* pour deux jours. Nous le rejoindrons à Bergen, par voie de terre.

XXV.

De Gudvangen à Bergen *(viâ Stalheim et Vossavangen)*.

La vallée du Nœrodal, dans laquelle nous nous engageons, ne le cède en rien à celle du Rumsdal, par la beauté et la variété des sites. Elle est si

étroite et si profonde que la lumière du soleil n'y pénètre jamais, excepté pendant les longs jours d'été. A quelque distance de Gudvangen, la vallée s'arrête brusquement, fermée par une muraille de 300 mètres de haut, d'où se précipitent deux splendides cascades. La route s'élève en serpentant ; c'est un des triomphes de la voirie norvégienne. Au sommet nous arrivons au Stalheim hôtel. Nous jouissons alors d'un coup d'œil féerique : tout en bas, la rivière, si petite que l'on dirait un simple ruisseau ; à côté d'elle, la route que nous avons tantôt suivie ; à droite et à gauche, deux immenses mamelons, semblables à nos ballons d'Alsace, dont le feldspath gris brille au soleil comme de la mine de plomb. Joignez à cela le bruit de tonnerre des deux cascades voisines et vous aurez une petite idée de ce grand panorama, dont le décor splendide était encore rehaussé, ce jour-là, par l'éclat d'un arc-en-ciel, jeté comme un pont sur la vallée.

L'hôtel de Stalheim, si admirablement situé, est tout récemment construit. Nous entrons d'abord dans un immense hall qui sert de café, salon de lecture et salle de danse ; puis on nous mène à notre chambre. Nous sommes quatre dans la même. Elle est grande, il est vrai, tout en bois blanc, avec vue sur la montagne. Nous y trouvons, dans un coin, une corde de sauvetage pour les incendies, ce qui ne nous rassure guère. Nous voulons l'essayer, mais impossible de nous en servir ; nous sommes de moins en moins rassurés. L'hôtel est entièrement éclairé à l'électricité. La cascade la plus proche lui donne cette lumière presque sans frais ; une turbine et un dynamo sont installés auprès, et un employé de l'hôtel va chaque soir les mettre en route. Nous entrons dans la salle à manger, dont le plafond cintré, en bois ciré, est d'un superbe effet. Trois grandes tables de cent couverts la traversent dans toute sa longueur. Nous sommes servis par des Norvégiennes en costume. Un orchestre, composé d'une harpe, d'une flûte et d'un violon, exécute pendant le repas quelques airs nationaux. Après le *God save the queen*, F. L. va demander aux musiciens de bien vouloir nous jouer la *Marseillaise*, ce qu'ils font de bonne grâce ; nous l'écoutons tous debout. La fin en est accueillie par des hurrah frénétiques, auxquels nous nous associons, heureux de cette manifestation sympathique qui nous rappelle la patrie absente.

Après le dîner, nous escaladons un peu étourdiment une colline dont l'ascension nous semblait d'en bas très-facile ; la nuit vient à tomber et nous ne sommes pas à moitié route. Nous décidons de rentrer au plus

vite, mais la chose n'est pas facile : nous n'y voyons plus et la côte est abrupte; nous sommes obligés de ramper sur les rochers, craignant sans cesse de rouler en bas. Nous arrivons, enfin, déchirés et mouillés de rosée. Comme nous n'avons pas de vêtements de rechange, nous courons bien vite nous mettre au lit. Nous perdons, de ce fait, un intéressant spectacle. Pendant que nous nous morfondons dans nos chambres les Norvégiennes de l'hôtel exécutent dans le hall leur danse nationale. Pour comble de désagrément, nous nous apercevons que nos lits n'ont pas de matelas. Etre au pays de l'eider et coucher sur un sommier à ressorts ! Nous en prenons notre parti et, la fatigue aidant, nous nous endormons jusqu'au matin sans trop rêver incendie ni précipices.

Le lendemain, après un « decent breakfast, » à huit heures, nous reprenons nos voitures pour Vossevangen. Nous arrivons par une gorge étroite dans une large vallée, où pour la première fois nous trouvons de vastes champs de cultures. On fait la récolte de l'orge, et les gerbes disposées sur des piquets prennent de loin la forme humaine : on dirait une bande de tirailleurs rangés dans la plaine. La route est bien entretenue et très-fréquentée; nous rencontrons de temps en temps, couchés sur le talus, de grands chasse-neige en bois, de forme triangulaire, dont on se sert en hiver pour déblayer la voie. Nous côtoyons un grand lac, où nous admirons le reflet de la montagne; puis, après un relais à Opheim et une dernière étape à travers un vallon boisé, nous arrivons à Vossevangen. C'est une importante place, formant le centre d'un large district. Le climat y est très-doux, et, comme les communications avec Bergen sont ici très-faciles, à cause du chemin de fer, les potagers de la contrée servent à alimenter la grande ville voisine. L'église de Vossevangen possède un très-curieux baptistère : un ange portant un plateau suspendu par une corde au milieu du chœur; on le descend pour chaque cérémonie, et il semble apporter du Ciel l'eau qui servira au baptême de l'enfant.

La voie ferrée qui réunit Vossevangen et Bergen est un vrai chef-d'œuvre de hardiesse; elle suit les bords d'une série de lacs, puis d'un long fiord, s'accrochant aux pans presque verticaux de la montagne, dont elle traverse les innombrables contreforts par des tunnels taillés dans le roc. La science humaine se joue aujourd'hui des difficultés, et c'est avec une

audace inconcevable que là encore elle a dompté la nature. Elle a voulu se frayer un chemin là où aucune route, aucun sentier même n'avait pu être tracé. Elle y est parvenue; mais au prix de quels sacrifices ! Combien de millions ont été engloutis dans la construction de ce chemin de fer, et quel profit en a été tiré en retour ? C'est le seul de la région, il n'a point d'embranchements et les localités qu'il traverse sont de peu d'importance et sauf quelques minoteries et quelques filatures, à Vaxdal et à Dale, les établissements industriels y sont rares. Le train marche très-lentement (100 kil. en quatre heures); à chaque station, les voyageurs descendent tous et courent au buffet pour y prendre des sandwich et du café. A la dernière avant Bergen, on nous distribue divers prospectus-réclames. Voici la traduction de l'un d'eux. Je l'ai conservé comme un curieux document; il montre l'importance qu'avait pour les boutiquiers l'arrivée du *Chimborazo* dans leur ville :

« P. P. Bergen, Samedi 16 Août 1891.

« D'après les informations du capitaine Livett, le *Chimborazo* quittera Bergen demain dimanche, dans l'après-midi.

« Les magasins étant fermés le dimanche, j'ai promis au capitaine Livett de laisser le mien ouvert ce soir jusqu'à onze heures.

« F. BEYER, Strandgaden, 8, Bergen.

« *(Photo, Joaillerie, Boiserie, Livres, Cartes, etc.)* »

XXVI.

Bergen.

Nous arrivons à Bergen à huit heures du soir. Nous prenons au « Norges Hôtel » un excellent dîner à la française, puis, à onze heures, nous retrouvons notre *Chimborazo*, mouillé dans la rade sud entre un croiseur français, *le Châteaurenault*, qui revient d'une mission scientifique en Islande, et un yacht de plaisance appartenant à M. Gordon Bennett.

Le lendemain, nous parcourons les rues et les musées de la ville. Bergen est bâti très-irrégulièrement; ayant été brûlé à différentes époques, l'architecture de ses maisons présente de grands contrastes. Au point de vue artistique, sa situation ne laisse rien à désirer : enserrée entre sept collines, la ville s'étend sur une presqu'île rocheuse, que traverse dans sa longueur une large rue aux boutiques florissantes.

Les représentants de la ligue hanséatique ont laissé à Bergen des traces ineffaçables de leur passage. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis que l'hégémonie des marchands hanséates a disparu; mais la puissante tour que fortifia Christophe Walkendorff pour les tenir en respect, et la longue file de comptoirs et de magasins, sur le « quai Allemand, » sont encore là pour attester la puissance de cette confédération politique et commerciale qui, pendant quatre cents ans, unit en un faisceau formidable les principales villes de l'Europe et tint quelque temps en échec la coalition des têtes couronnées.

Dans un de ces comptoirs, le professeur Olsen a installé un musée qui donne une bonne idée de leur organisation. Nous nous y rendons : le savant nous reçoit lui-même et nous donne en français des explications détaillées, très-amusantes et quelquefois très-scabreuses. Au rez-de-chaussée se trouvaient les marchandises; au premier étage, la salle à manger et la chambre du représentant de la maison de commerce. Ce dernier vivait seul; il lui était défendu de se marier. « Si vous voulez conserver un secret, n'ayez pas de femmes. » Telle était la doctrine des marchands de Lubeck. Quiconque y contrevenait payait aux autres un tonneau de bière; c'était là, du reste, la plus forte punition infligée, car l'homicide avait la même sanction. « Mais, nous dit le professeur, en nous montrant la chambre à coucher du patron, faites les lois les plus rigoureuses possibles, vous n'arriverez pas à surmonter la nature ; » et il nous indiqua au fond du lit une porte secrète, par laquelle le célibataire recevait des visites nocturnes. Nous passons ensuite dans le bureau : il nous fait voir le livre aux écritures, les poids qui servaient aux ventes et ceux qui servaient aux achats; ceux-ci étaient naturellement plus lourds et ceux-là plus légers. On avait de ce temps deux poids et deux mesures. C'était là, sans doute, un de ces secrets dont les Hanséates redoutaient la divulgation par le mariage. Au deuxième étage se trouvait la chambre des apprentis. Leur lit se composait d'une longue boîte, divisée en compartiments et entière-



ment close. Aussitôt levé, on refermait bien vite la porte, pour conserver la chaleur de la nuit jusqu'à la suivante. Il était interdit d'avoir de la lumière et du feu dans le bâtiment principal; il y avait sur le derrière, près du potager, un local spécial où se réunissaient le soir tous les habitants de la maison. En redescendant, le professeur nous montre son registre des visiteurs, où se trouvent les signatures du roi de Suède, de l'empereur Guillaume II à son récent voyage, de l'impératrice Eugénie et de sa demoiselle d'honneur. Puis nous prenons congé de lui en le remerciant. Comme il nous reconduisait jusqu'à la porte : « Voyez, nous dit-il, voilà Bergen dans toute sa gloire. » (In all its glory). Il pleuvait à grosses gouttes.

Les pluies sont plus fréquentes à Bergen qu'à Rouen, et ce n'est pas peu dire (1 m. 83 par an, au pluviomètre). Les collines environnantes arrêtent et condensent les nuages qui arrivent de la pleine mer. C'est un déluge perpétuel. Nous rentrons en courant au navire, mouillés, mais contents de notre visite au musée hanséatique.

A Fantoft, près de Bergen, se trouve, dans une propriété appartenant à M. Gade, consul des Etats-Unis, une vieille église en bois, que celui-ci a fait transférer de Fortun dans son parc. Nous nous y rendons en voiture. Les visiteurs entrent librement dans la propriété et je remarquerai, à ce propos, qu'on ne prend, en Norvége, nulle précaution contre les voleurs. Les jardins n'ont pas de clôtures et j'ai vu, à Hammerfest, une maison de banque dont les fenêtres n'étaient pas grillagées. Cela prouve l'honnêteté des gens du pays. La petite église de Fantolft est admirablement découpée. C'est un vrai bijou d'architecture. Elle ressemble à une pagode chinoise, par ses toits superposés, en pyramides, et ses têtes de dragons aux langues recourbées. Elle date du XIIe siècle et c'est un problème pour les archéologues, que d'expliquer cette ressemblance.

XXVII.

L'Hardanger-Fiord.

Egalement distant de Bergen, dans le sud, que son grand rival, le Sogne-Fiord, dans le nord, l'Hardanger-Fiord est comme lui encaissé

entre des montagnes de 1,000 à 1,500 mètres, mais les pentes en sont moins abruptes, les vallées y sont plus riches en végétation et en vie, et l'aspect en est généralement plus engageant et plus divertissant. Le Sogne-Fiord est sévère, sauvage et imposant. L'Hardanger-Fiord est un vrai jardin d'Eden. Chacune de ses branches a son genre de beauté spécial. Celle qui nous conduit à Odde est surtout remarquable par le glacier du Folgefond, qu'elle longe et dont les dérivations descendent à mi-côte dans les échancrures, souvent au-dessous des plus beaux vergers.

XXVIII.

Le Skjœggedalsfos.

Le 17 août, au matin, nous nous préparons à faire une excursion au Skjœggedalsfos, la plus belle chute d'eau de la Norvége. Les dames ne nous accompagnent pas; on leur a fait une telle description des dangers à courir et des fatigues à endurer qu'elles y ont toutes renoncé. Nous nous trouvons dix-huit braves sur le pont. Le navire s'arrête pour nous débarquer à l'entrée de la vallée qui conduit à la chute. Après avoir pris quelques provisions, nous nous mettons en route. Le commandant Hull, qui nous accompagne, se met à l'arrière. Le guide et Wyly, « l'homme aux excursions rapides, » sont en tête. Nous montons d'abord dans une forêt de sapins, en suivant un torrent, dont le cours tumultueux sert au transport des troncs d'arbres. Nous en voyons un grand nombre arrêtés dans les rapides. On les recueille à l'embouchure, on leur enlève leur écorce, et un navire vient les prendre ensuite. Nous montons toujours. Le sentier devient glissant et vertigineux. Il traverse successivement des éboulis et des vieilles moraines polies comme du marbre. Après trois heures de montées et de descentes nous atteignons la ferme du Skjœggedal, où nous nous restaurons. Nous traversons un lac, puis un autre plus élevé et après avoir ramé une heure et demie nous apercevons enfin la cascade. Nous gravissons une petite hauteur pour la voir de plus près. Un spectacle merveilleux s'offre alors à nos yeux : une masse d'eau énorme se précipite dans le vide, d'une hauteur de 160 mètres,

Un tourbillon de vapeur s'échappe de la base, ce qui nous force à ouvrir nos parapluies.

Le retour s'opère par le même chemin et nous semble plus pénible que l'aller. La pluie s'étant mise à tomber, le terrain et les rochers étaient devenus très-glissants. Aussi, le lendemain, nous eûmes trois éclopés : M. Smith (un riche Australien, possédant là bas 20,000 acres de terre), le docteur Cameron et le docteur Chabot. Le mauvais sort s'était abattu sur les docteurs. Ils eurent du moins la consolation de pouvoir se soigner eux-mêmes.

Les communications ne sont guère faciles dans ces pays de montagnes, et on se demande comment les fermes des plateaux peuvent envoyer leur laitage dans les vallées et recevoir, en échange, les aliments et ustensiles dont elles ont besoin. Mais les Norvégiens ont imaginé un ingénieux mode de transport : ils se servent d'un câble en fer, jeté du haut en bas de la côte, par lequel ils opèrent la traction de leurs brocs et objets de toute sorte.

La petite chaloupe à vapeur du *Chimborazo* vint nous prendre à l'endroit où nous avions débarqué le matin, et en vingt minutes nous fûmes à Odde.

XXIX.

Le Bal costumé de Lervig.

Le lendemain, dès le matin, nous nous rendons vivement à terre, car nous avons à peine le temps d'aller voir les belles cascades du Lotefos ; le *Chimborazo* part à une heure pour Lervig.

Nous devions rester deux jours à Odde. Mais un bal costumé avait été organisé, on devait se rencontrer le soir avec la *Garonne*. Ce départ précipité fit beaucoup de mécontents parmi les passagers. Nous perdions de ce fait une excursion aux glaciers du Buæbrae.

Il y avait à bord une bande de flirteurs et de flirteuses qui semblaient être venus en Norvége, non pour voir le pays, mais pour danser. Il eût été plus simple de les laisser sur la Tamise, pendant un mois, et de faire défiler de chaque côté de leur navire des décors représentant les principales vues des pays du Nord. Ils auraient été tout aussi contents,

et les gens plus sensés auraient pu poursuivre tranquillement leur voyage. Mais je me hâte d'ajouter que ce fut là le seul désagrément que nous ayons éprouvé pendant tout notre séjour à bord du *Chimborazo*. Sous le rapport de la commodité et du confortable, nous avons été entièrement satisfaits de cette façon de voyager. Nous n'avons eu, sur cet hôtel flottant, aucun de ces soucis et tracas de bagage, de voiture, de chemin de fer et de paquebot, apanage nécessaire de chaque déplacement. Nous nous endormions le soir à Trondjem, et le lendemain nous nous trouvions à Molde, frais et dispos, prêts à recommencer de nouvelles excursions. Il faut dire que la Norvége et ses côtes, profondément découpées, se prêtent admirablement à ce genre de locomotion, en permettant aux plus gros navires de la visiter dans ses moindres recoins.

Le bal costumé de Lervig fut très-animé. Il avait lieu à bord de la *Garonne*, qui rendait la soirée de Noes. Tom s'était déguisé en vieux voyageur, avec barbe et moustaches grises, cache-poussière et lorgnette en bandoulière. J'y allai en simple spectateur. J'y remarquai plusieurs costumes assez réussis; entre autres un Lapon et une Laponne, un « cowboy, » un nègre. Les Norvégiens et Norvégiennes dominaient. Le commandant Hull, ayant voulu se déguiser en Arabe, s'était affublé d'une sortie de bain. On lui dit, pour le flatter, qu'il avait l'air d'un pacha à la recherche de son harem ; il rit encore du compliment. A minuit, il y eut souper au champagne, et ce ne fut que fort tard dans la nuit que Garonniens et Chimborazoins se séparèrent.

XXX.

De Lervig à Leith.

Le 19 août, à cinq heures du soir, nous reprenons la pleine mer.

La Norvége vient de disparaître dans la brume. La mer, calme sur les côtes, s'agite de plus en plus au fur et à mesure que nous avançons. Les lames, d'abord petites, grossissent, courant les unes après les autres ; une écume blanche s'étale au-dessus. Le navire roule terriblement et nous pouvons nous livrer, sur nous-mêmes et nos voisins, à une étude suivie

du mal de mer. F. L., très-affecté, se compare au *Tonneau des Danaïdes*; il mange tant et plus du biscuit de mer (hard biscuit), sans pouvoir se l'assimiler. Il se désole de ne pouvoir avaler le poulet qu'on lui sert. « I could not eat my little chiken. »

Louis appelle le mal de mer une charge de cavalerie ; Tom, une avalanche, à cause de la brusquerie de ses attaques. C'est, en effet, un phénomène bien étrange que ce tribut de souffrance qu'il faut payer à la navigation maritime. L'imagination y entre, il est vrai, pour beaucoup. On s'efforce de causer et de rire ; mais il arrive un moment où la causerie et le rire cessent. On se penche mélancoliquement sur le bastingage et l'on sème sur les flots ! . . . .

J'avais imaginé de tenir un diagramme, représentant, à toutes les heures du jour, l'état de nos santés respectives. Etant donné les sept cartes de cœur d'un jeu, le roi de cœur signifiait très-bien, l'as de cœur, très-mal; les autres cartes formaient les graduations intermédiaires. J'eus, un soir, l'idée de montrer ce diagramme à une dame anglaise. Ce fut une traînée de poudre. Tous vinrent me demander à voir « *the charg of stomach.* » Le défilé fut si long (le capitaine, les officiers, le docteur étaient du nombre) que je chargeai Louis de me remplacer pour faire l'explication. « You see, » leur disait-il, « F. L. is very low, Tom half way and Marcel down, very down. » Le commandant Hull n'avait rien vu de pareil. Tous les jours il demanda à voir le « charg, » et quand il surprenait l'un de nous indisposé il accourait vers moi en me criant : « Put him down, put him down. » Manger sur le pont, se coucher tôt et se lever tard, étaient pour moi des signes irrécusables de malaise; cela m'aidait dans mon travail.

Comme on peut le voir par le dessin ci-contre, nous avons tous été malades pendant le cours du voyage, mais nous le fûmes tous d'une façon très-supportable. Cicéron, au dire de Sénèque, s'étant réfugié à bord d'un vaisseau, pour éviter Popilius, que Marc-Antoine avait envoyé pour lui couper la tête, aima mieux retourner à Gaëte, se mettre entre les mains de son bourreau, que de supporter le mal de mer. Je crois qu'aucun de nous, à la place de Cicéron, n'aurait pris cette détermination suprême.

En arrivant sur les côtes d'Ecosse, nous eûmes dans la nuit une forte panique. Le navire s'arrêta brusquement : grande rumeur dans les

DIAGRAMME DU MAL DE MER DE LA FAMILLE LE NORMAND

tenu pendant les grosses mer, par **F. P. LE NORMAND**

	23 Juillet 1891.	29 Juillet 1891.	30 Juillet 1891.	19 Août 1891.	20 Août 1891.	22 Août 1891.
	De DIEPPE à NEWHAVEN	De LEITH aux Côtes de la NORVÈGE	Suite.	De LEWIG à LEITH	Suite.	De LEITH à LONDRES
	Min. 6. Mid. 6.	Min. 6. Mid. 6.	Min. 6. Mid. 6.	Min. 6. Mid. 6.	Min. 6. Mid. 6.	Min. 6. Mid. 6. Min

LOUIS LE NORMAND: *Très bien, Bien, Assez bien, Passablement, Médiocrement, Mal, Très mal*

ou

LUCIEN LE NORMAND: *Roi de cœur, Dame de cœur, Valet de cœur, Dix de cœur, Neuf de cœur, Huit de cœur, Sept de cœur, As de cœur*

Min. 6. Mid. 6. Min. 6. Mid. 6. Min. 6. Mid. 6. Min. 6. Mid. 6. Min. 6. Mid. 6. Min. 6. Mid. 6. Min

F. L. LE NORMAND: *Très bien, Bien, Assez bien, Passablement, Médiocrement, Mal, Très mal*

MARCEL LE NORMAND: *Très bien, Bien, Assez bien, Passablement, Médiocrement, Mal, Très mal*

F. P. LE NORMAND: *Très bien, Bien, Assez bien, Passablement, Médiocrement, Mal, Très mal*

TOM LE NORMAND: *Très bien, Bien, Assez bien, Passablement, Médiocrement, Mal, Très mal.*

couloirs; les « miss » courent en négligé sur le pont. Les bruits les plus divers circulent; F. L. croit que nous sommes « *at the bottom of the sea.* » En somme, rien qu'un sondage nécessité par le brouillard.

Le 21 août au matin, nous sommes à Leith. Nous nous rendons immédiatement à Edimbourg, au château fort, puis à Holyrood castle; nous avions visité le pont du Forth, le grand rival de la tour Eiffel, à notre premier passage à Leith.

XXXI.

De Leith à Rouen.

Nous reprenons la mer pour Londres. Nous fêtons, le soir, l'anniversaire du capitaine. Un passager lui porte un toast, où il le remercie d'avoir mené à si bonne fin notre délicieuse tournée en Norvége. Mes amis me prient de dire quelques mots; je prononce alors ces quelques paroles : « Nous sommes heureux d'être à bord du *Chimborazo* pour fêter l'anniversaire du capitaine Lyvett, si aimable et si digne dans son emploi. Au nom de la jeunesse française du bord, je bois à sa santé, en m'écriant : Vive l'Angleterre ! Vive la France ! Hip, hip, hip, hurrah ! pour le capitaine Lyvett. » La mer est si forte que nous dînons aux « *fiddles* » (violons); ce sont de petits casiers en bois, dans lesquels nous plaçons nos verres, nos bouteilles, nos assiettes, ce qui les empêche de s'entrechoquer.

Le 23, nous sommes à Londres et le lendemain à Rouen, où M. et Mme de Saint-Maur nous réunissent à leur table, comme au départ. Nous leur racontons les plus joyeux épisodes de notre voyage; chacun dit son mot et la conversation ne tarit pas jusqu'à l'heure de la séparation. Je conduis mes compagnons à la gare. F. L. réclame ses deux « mastodontes » ; il avait fait construire par le charpentier du *Chimborazo* une immense caisse, capable de contenir les cornes de renne qu'il rapporte. Cette caisse a eu le don de faire rire tous ceux qui l'ont vue ; les Londonniens en particulier, quand nous traversions leur ville, pour la transporter de la gare de Fenchurch street au Grosvenor-Hôtel. Beaucoup de gens

crurent que nous ramenions de Norvége un assortiment de costumes lapons. On alla même jusqu'à dire que la boîte contenait un Lapon vivant.

A neuf heures et demie, l'express emporte mes cinq frères Le Normand. Notre voyage est terminé.

XXXII.

Le soleil de minuit ! le cap Nord ! les fiords ! Voilà, certes, des mots qui évoqueront toujours dans notre esprit bien des idées et bien des souvenirs !

Le soleil de minuit ! C'est l'éternité de la lumière, de cette lumière merveilleuse dont nous ne pouvons apprécier l'harmonie dans nos contrées. Chez nous, le soleil se plonge trop rapidement dans la mer, sans produire cet embrasement du ciel, si richement coloré par des vapeurs transparentes. En Norvége, on peut admirer le phénomène dans toute sa splendeur. Le soleil rampe sur l'horizon, et, longtemps après sa disparition, on peut encore admirer cette clarté de safran, d'opale et de saphir, que beaucoup de peintres ont voulu rendre dans leurs fonds de tableaux.

Le cap Nord ! les fiords ! C'est l'union intime de l'eau et de la terre; c'est l'enchevêtrement de la mer et des montagnes; c'est la Suisse plus sauvage et plus bouleversée. Le voyageur s'incline devant cette nature grandiose; il reste écrasé, anéanti. Il admire l'énergie de ceux, qui habitent ces contrées, où la vie est une lutte perpétuelle contre les rigueurs de la température, les difficultés des communications et l'isolement, et qui, malgré tout, montrent un tel désir de s'instruire que la proportion d'illettrés s'est abaissée chez eux jusqu'à 1 et 2 0/0. C'est là un enseignement pour tant de peuples plus favorisés par la nature, et qui n'ont pas atteint le même degré de développement.

La Norvége semble devenir de plus en plus populaire, au fur et à mesure qu'elle est connue. Les Anglais y affluent en grand nombre tous les ans; cela s'explique par le voisinage des deux pays, les liens du sang entre les deux races, la similitude de coutumes et d'institutions entre les deux

peuples, et surtout par le goût prononcé des fils d'Albion pour les voyages. Les Français n'y vont guère ; ils ont tort, car la Norvége est un beau pays et les Norvégiens aiment la France, dont ils partagent les idées de liberté, de science et de progrès.

FIN.

Le Câtillon, Lillebonne, Août-Septembre 1891.

Fernand-Pierre LE NORMAND.

Vu et approuvé le 18 *Septembre* 1891.

Bellevue-Cottage, Lillebonne.

Tom, Marcel, Louis, Lucien, F.-L. Le Normand.

